

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLOPAMA UNIVERSEL



CAMILLE DESMOULINS

JOURNALISTE ET CONVENTIONNEL

Né en 1762—GUILLOTINÉ le 5 avril 1794

VOL. III - NO. 6

Samedi, le 24 Oct. 1896

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Paraissant toutes les semaines

ART, SCIENCES, VOYAGES, SPORT, MODES, HUMOUR

32 PAGES DE GRAVURES

DÉPOT GÉNÉRAL

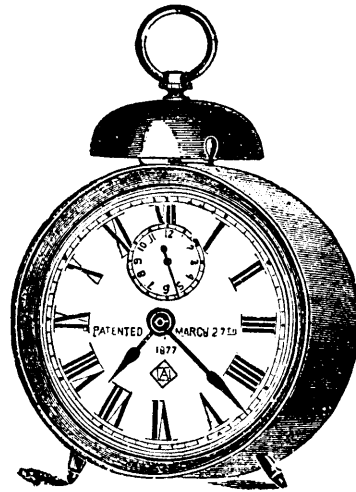
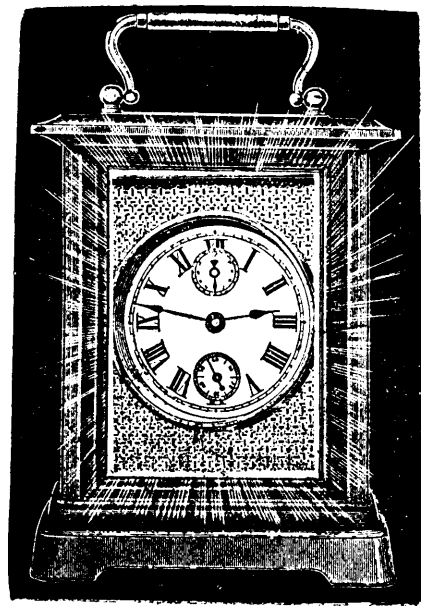
1560. NOTRE-DAME

EN FACE DU PALAIS DE JUSTICE,

MONTREAL.

5 CTS.
LE NUMERO

Imprime par La Compagnie de Publication du CycloPama.



LE CYCLORAMA UNIVERSEL

JOURNAL HEBDOMADAIRE D'ILLUSTRATIONS

ABONNEMENT : UN AN, - \$2.50
SIX MOIS, \$1.25

La file du CYCLORAMA UNIVERSEL forme à la fin de l'année deux volumes de plus de 700 pages.

DEPOT GENERAL :

1560 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

PRIME NO. 1 HORLOGE REVEIL-MATIN

A Cadran Phosphorescent

Bien finie, en nickel, 5½ par 4 pouces, marquant les heures, les minutes et les secondes, garantie par l'AMERICAN CLOCK Co., 1611, rue Notre Dame.

Le cadran de cette horloge est brillant dans l'obscurité, ce qui permet de voir l'heure sans lumière.

CONDITIONS

Tout ancien abonné qui renouvellera son abonnement au CYCLORAMA UNIVERSEL pour un an en payant d'avance, aura droit gratuitement à la prime No. 1.

Tout nouvel abonné au CYCLORAMA UNIVERSEL qui paiera un an d'abonnement d'avance aura droit gratuitement à la prime No. 1.

Tout acheteur au numéro aura droit à la prime No. 1 au prix réduit de 75 centins en produisant 5 coupons consécutifs du CYCLORAMA UNIVERSEL.

Tout acheteur au numéro aura droit à la prime No. 1 au prix réduit de 70 centins en produisant 10 coupons consécutifs du CYCLORAMA UNIVERSEL.

PRIME NO. 2 HORLOGE MUSICALE

En nickel, très bien finie, 6 par 4, pouces face ornée et dorée, bon mécanisme garanti par l'AMERICAN CLOCK Co., 1611, rue Notre-Dame. Les côtés sont en verre, ce qui permet de voir les mouvements.

Cette horloge est un amusement et un agrément, en ce qu'elle fait entendre une douce musique pendant 20 minutes. C'est une horloge et une boîte musicale réunie, mais indépendante l'une et l'autre. La musique peut être réglée pour jouer à n'importe qu'elle heure et peut servir de reveil-matin. On l'arrête à volonté.

CONDITIONS

Tout abonné, ancien ou nouveau, qui paiera un an d'abonnement d'avance au CYCLORAMA UNIVERSEL, aura droit à la prime No. 2 au rabais, soit \$2., c'est-à-dire \$4.50 avec l'abonnement. L'horloge musicale seule valant cela.

Tout acheteur au numéro aura droit à la prime No. 2 au prix réduit de \$3. en produisant 10 coupons consécutifs du CYCLORAMA UNIVERSEL.

Tout acheteur au numéro qui produira 15 coupons consécutifs du CYCLORAMA UNIVERSEL aura droit à la prime No. 2 au prix réduit de \$2.75.

Frais de transport à la charge de l'abonné.

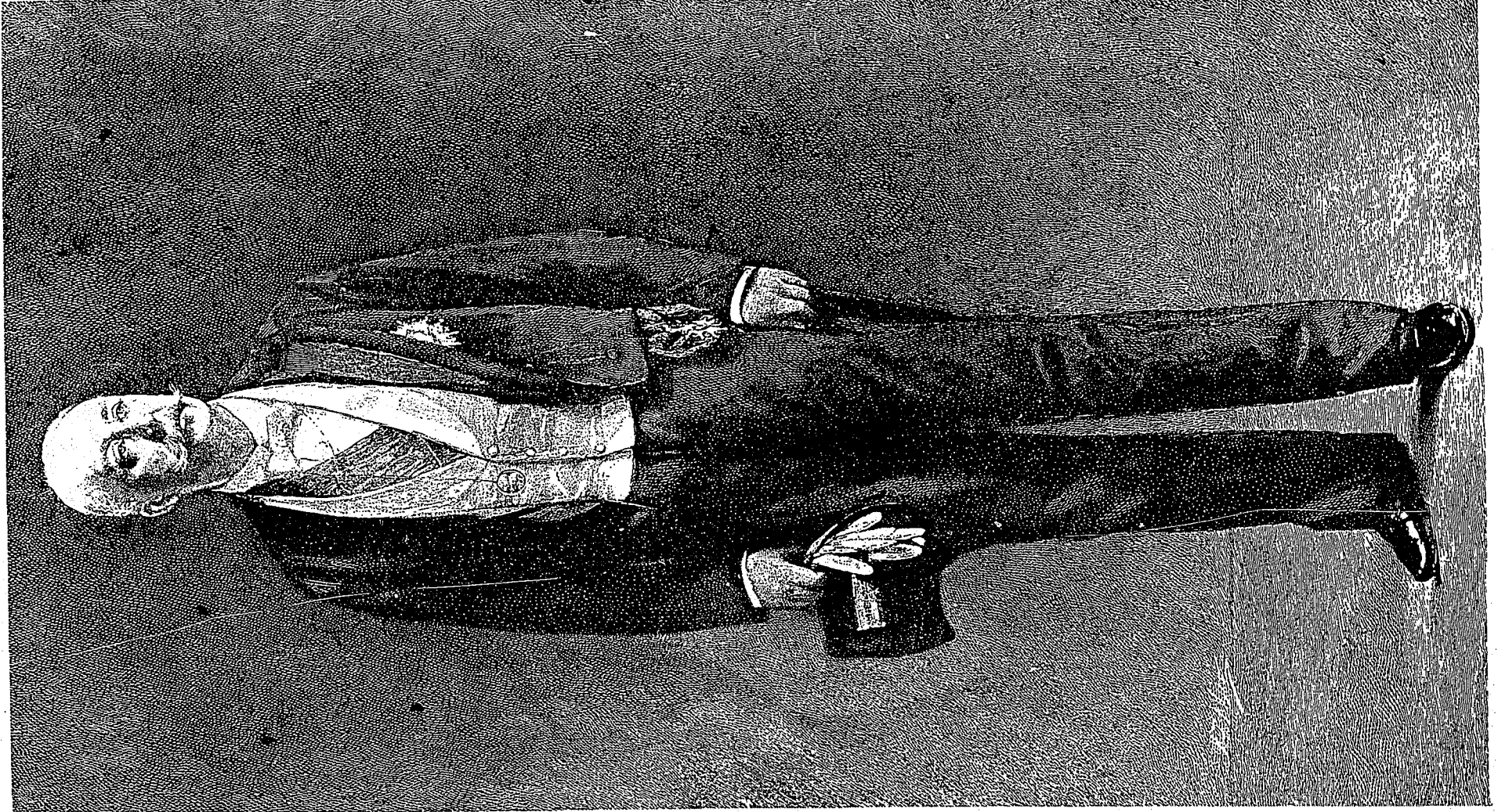
Les conditions concernant les autres primes que nous avons à offrir, suivront prochainement.

COUPON

A DETACHER

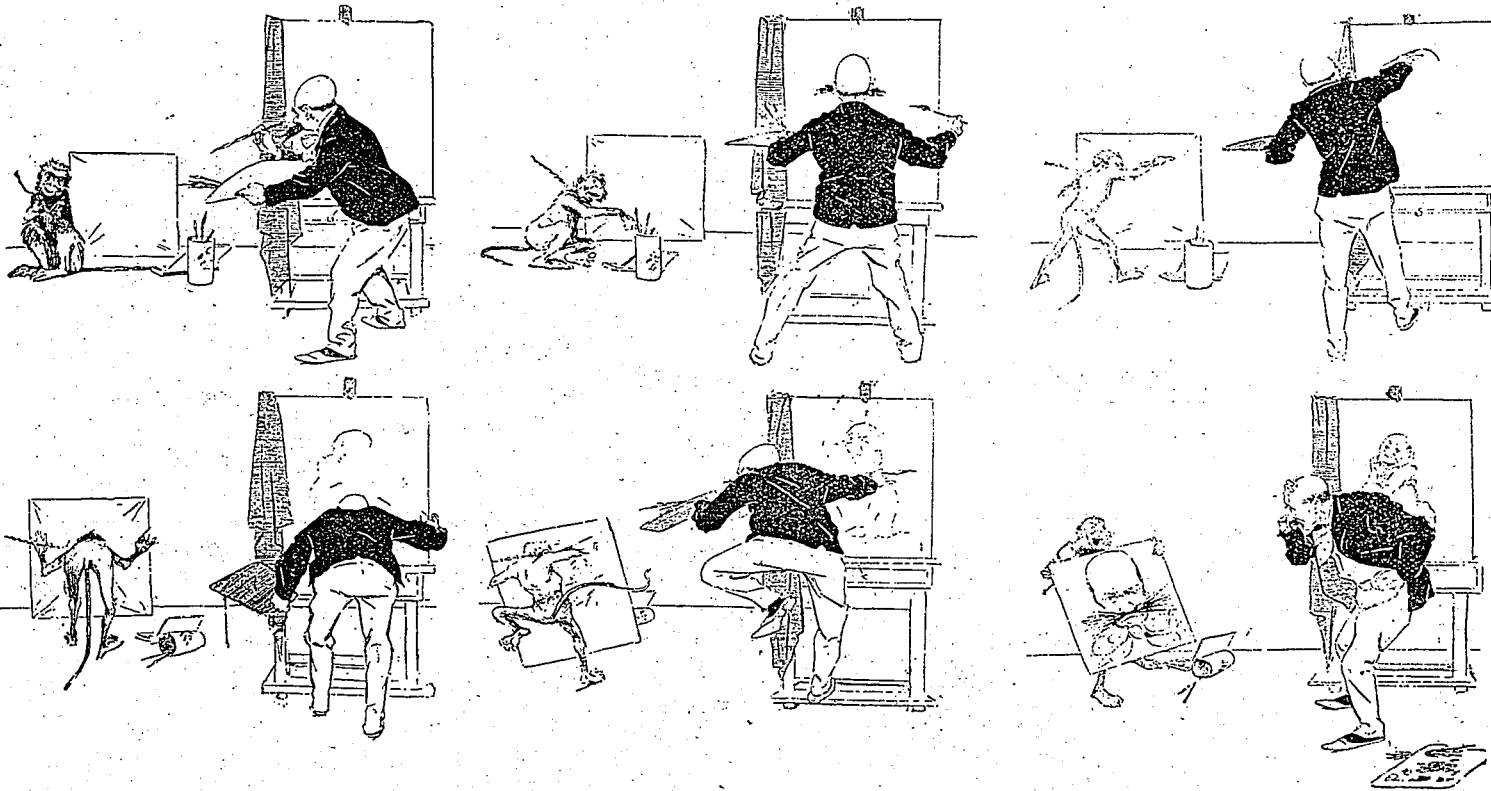
DU CYCLORAMA UNIVERSEL

Pour les acheteurs au numero.



M. FELIX FAURE.—President de la République Française

LE MAITRE ET L'ÉLÈVE



Morale en action :

Un ouvrier irlandais, demandant un verre de whisky à son patron, s'entend faire la réponse suivante :

—C'est bien, je vais vous donner ce que vous réclamez, Pat ; mais rappelez-vous que chaque verre que vous buvez est un clou de plus à votre cercueil.

—Mon père, vous ne voulez pas me donner de l'argent ?

—Non !

Le fils saisit un pistolet suspendu au-dessus de la cheminée.

—Malheureux ! qu'en veux-tu faire ?

—Parbleu !... je vais le vendre.

UN CHEVEU DANS LA SOUPE

A table, un jour, si, dans votre potage,
Vous rencontrez, par hasard, un cheveu,
En mal appris, ne faites point de tapage,
Et n'allez pas vous choquer pour si peu,
Mais, sans retard, au plus chauve convive,
Courtoisement, hâtez-vous de l'offrir :
Blanc, gris ou noir, sa joie en sera vive,
Chacun, du froid, aime à se garantir.

Le député Z... qui remplit un peu, à la chambre, le rôle de la mouche du coche, arrive, hier, très en retard chez Mme M... où il était invité à dîner.

—Pardon de mon inexactitude : les affaires, vous savez... Je viens de chez la garde des sceaux...

—Il vous a gardé bien longtemps, dit Mme M... en souriant.

La Légende.—La portière de l'histoire.

Leçon de politesse.—Un petit paquet —qu'il faudrait s'habituer à recevoir, quand on en a provoqué l'envoi.

Maman et Bébé :
—Oui, mon chéri, tu iras dimanche au Parc Sohmer.

—Et sur les chevaux de bois ?

—Et sur les chevaux de bois, là ! es-tu content ?

—Oh ! maman, tu es un ange ; non, tu es plus qu'un ange : tu es du fromage à la crème.

Aux examens :
—Qu'est-ce qu'un corps transparent ? demande le magister.

—C'est un corps au travers duquel on peut voir.

—Bien, donnez-moi un exemple.

—Une vitre, monsieur.

—Bien ! et vous, Jean, donnez-moi un autre exemple ?

—Un trou de serrure ! monsieur...

Petit dictionnaire :
GARE !—Cri que poussent les cochers quand ils viennent d'écraser quelqu'un.

LES ANGLAIS EN EGYPTE



LA PREMIERE CATARACTE DU NIL.

UN MAUVAIS TOUR



—Vite, appelez une voiture que je retourne à mon hôtel.

—Qu'y a-t-il donc ?

—Venez voir de quelle manière ils portent la table du décapité parlant.

Au pénitencier, un des pensionnaires s'adressant aux autres :

—Quel est votre oiseau favori ?

Tous comme un seul homme :

—Le " rossignol " !

—Pourquoi donc les lézards recherchent-ils les vieux mûrs ? demandait le petit Calinaux à l'auteur de ses jours.
—C'est pour y trouver des *lézardes*, répond le farceur.

Brisquart est allé au Tonkin.

—Les Annamites ont-ils les mêmes mœurs que nous ? lui demande la cuisinière.

—Une preuve, c'est qu'ils se mouchent avec leurs doigts comme vous et moi !...

Mémoire.— Une boîte de conserves.

Mille maux à la fois te déclarent la guerre,
Mortel, ta vie est courte et bientôt finira.
Aujourd'hui tu couvres la terre ;
Demain, elle te couvrira.

CORNEILLE.



—Marche droit, Mike, et arrête-toi, juste au milieu de la scène.

Un solliciteur forcené, à un ami politique :

—Tu verras que je finirai par réussir.

—Dame ! tu " mendiras " tant !...

Chez le marchand-tailleur :

—Je suis fâché de vous le dire, M. Vadeboncœur, mais comme ceci est votre habillement de noces, je veux être payé à livraison.

—Pourquoi cette exigence tardive ? monsieur. J'ai eu un compte courant chez vous depuis des années ; ne vous ai-je pas toujours bien payé ?...

—Oui, M. Vadeboncœur, mais vous étiez garçon et vous aviez le contrôle de votre argent !...

Une dame magasinait dans un établissement de bric-à-brac avec l'intention d'acheter une vieillerie quelconque, lorsqu'elle aperçut, tout au fond, une figure originale dont la tête et les épaules dépassaient le comptoir.

—Combien vaut cette idole japonaise, là-bas ? demanda-t-elle.

—Elle vaut dans les trente mille, madame, répondit le commis en baissant la voix ; c'est le propriétaire !...

—Il n'y a plus d'espoir, le navire est perdu. Dans une heure nous serons mort, crie le capitaine.

—Dieu le veule, dit un passager au prise avec le mal de mer.

UNE BONNE RAISON



—Comment se fait-il que la femme à deux têtes est toujours si tranquille ?

—Elle ne se mêle pas à la société ; sa conversation lui suffit.



BEAUX-ARTS—LE TEMPS DE LA MOISSON—TABLEAU DE W. MORLAND



—Donnez-moi un fauteuil sur le premier rang.

Un père voulant juger des progrès de son fils, l'interroge sur la grammaire.

—Qu'est-ce qu'un œuf ?

—C'est un substantif.

—De quel genre ?

—Papa, on ne sait pas. Il sera masculin ou féminin, selon qu'il en sortira un coq ou une poule.

Entre mari et femme :

—Tu n'es pas économe !...

—Pas économe, moi qui met de côté ma toilette de noces en prévision d'un second mariage ! Je voudrais bien savoir ce que c'est, ton économie ?...

Un courtier qui avait éprouvé des revers qui le conduisirent à la banqueroute, rencontre quelque temps après un ami qui lui demande comment il va.

—Assez bien, répond-il, me voilà encore une fois sur mes jambes.

—Vraiment, déjà !

—Oui, m'ayant fallu vendre voitures et chevaux, je dois maintenant marcher.



—Comme cela je ne serai pas gênée par ces horribles chapeaux.

LA JEUNE FEMME.—Tu n'aurais pas dû t'acheter un habillement aussi beau ; c'est trop dispendieux pour tes revenus.

LE JEUNE MARIÉ.—Je l'ai acheté à crédit, ma chère.

—C'est encore pire, tu devrais la savoir.

—Mais j'étais obligé de l'acheter.

—Comment cela ?

—Pour maintenir mon crédit.

Vaufroid se rendit au club, l'autre soir, avec un grand problème dans la tête. Abordant un groupe, il dit :

—Si je me tiens la tête en bas, le sang descend plus dans ma tête, n'est-ce pas ?

Pas un mot de contradiction ne sortit du groupe.

—Maintenant, continue-t-il d'un air capable, quand je me tiens debout, pourquoi le sang n'afflue-t-il pas autant à mes pieds ?

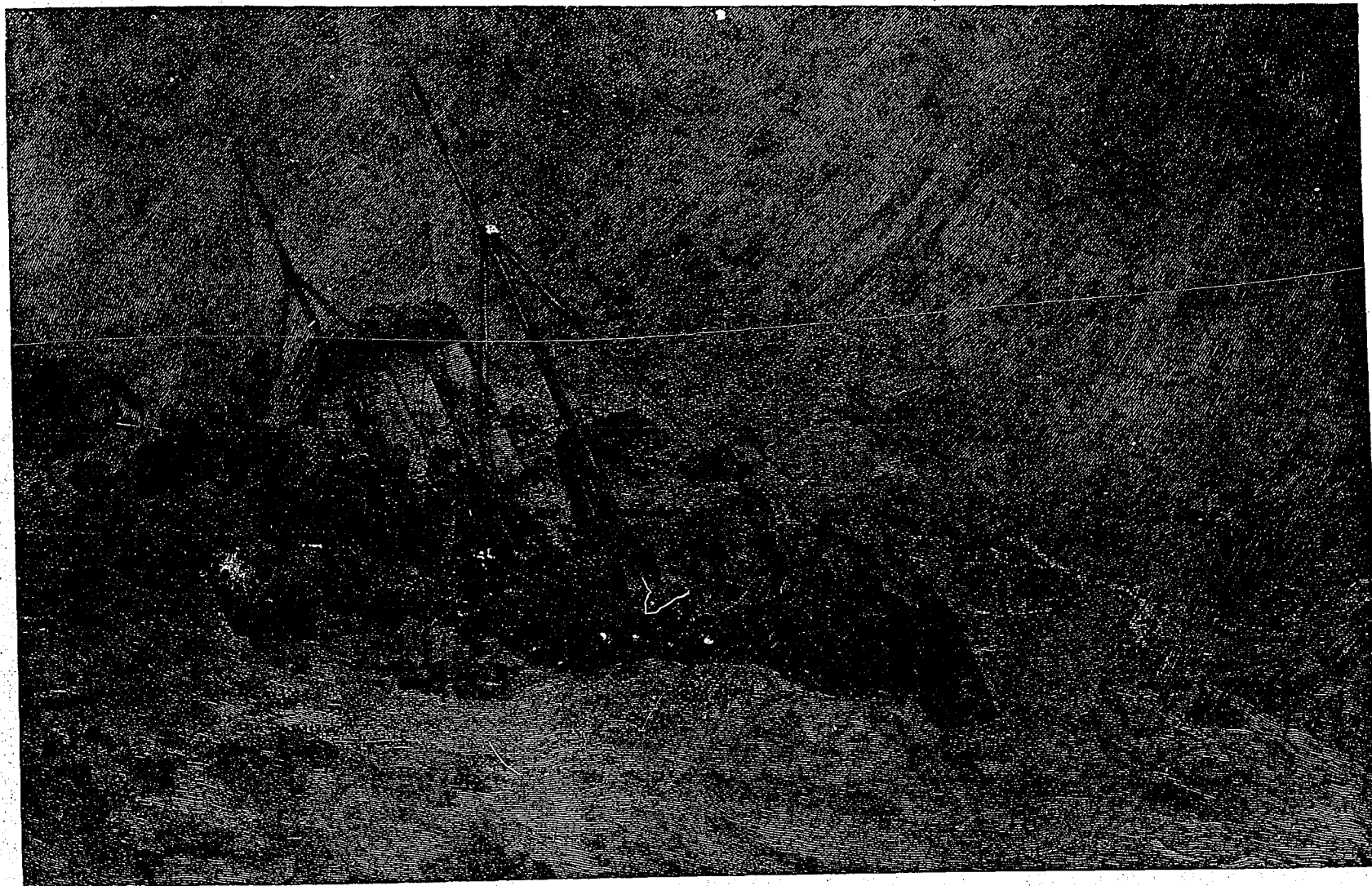
—Parce que tes pieds ne sont pas creux, lui répond le grand Chauvin.

Et tout le monde de rire. Mais Vaufroid a dit qu'il ne voyait rien de drôle là-dedans.

La plus grande deveine pour un aubergiste : loger... une ballé dans l'œil d'un voyageur.

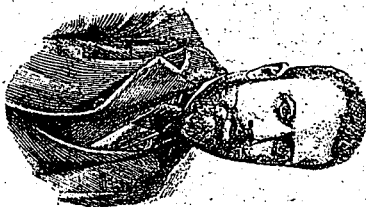
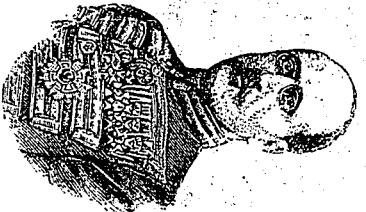
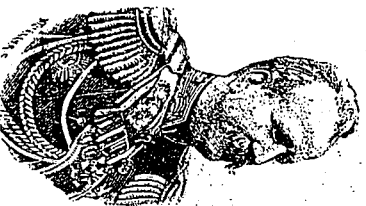
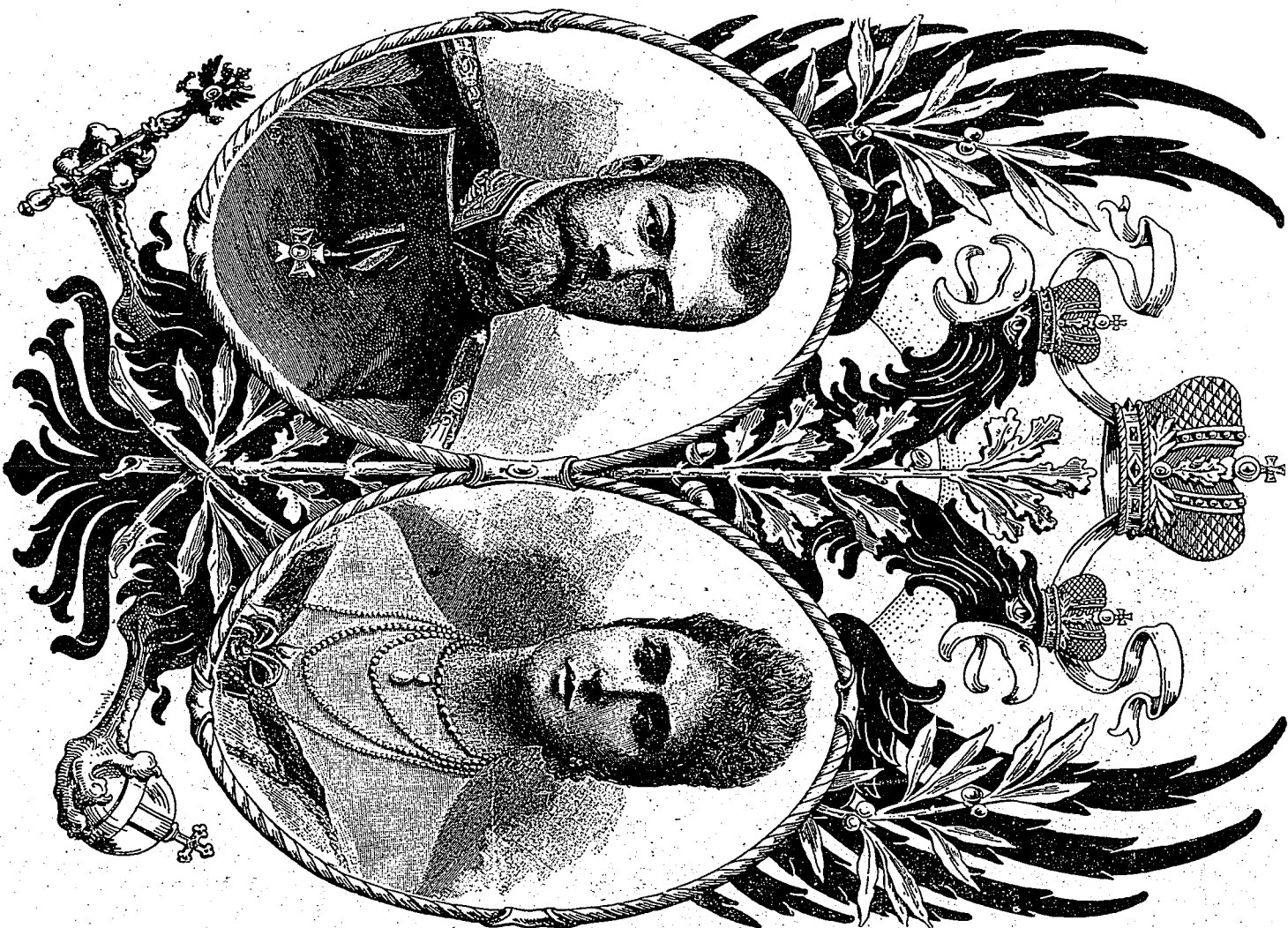


—Ce qui ne l'a pas empêchée d'être justement punie de ses fautes



LE VOYAGE DU CZAR EN EUROPE—La traversée de Portsmouth à Cherbourg

L'EMPEREUR ET L'IMPERATRICE DE RUSSIE.



GENERAL FRIEDERICKSZ
Attaché militaire

M. DE GIERSZ
Chancelier

M. DE MOHRENHIM
Ambassadeur

M. NARICHINE
Premier secrétaire

PRINCE TROUBETZKOI
Attaché

LE HAUT PERSONNEL DE L'AMBASSADE DE RUSSIE

Catastrophe du 16 Octobre a Montreal

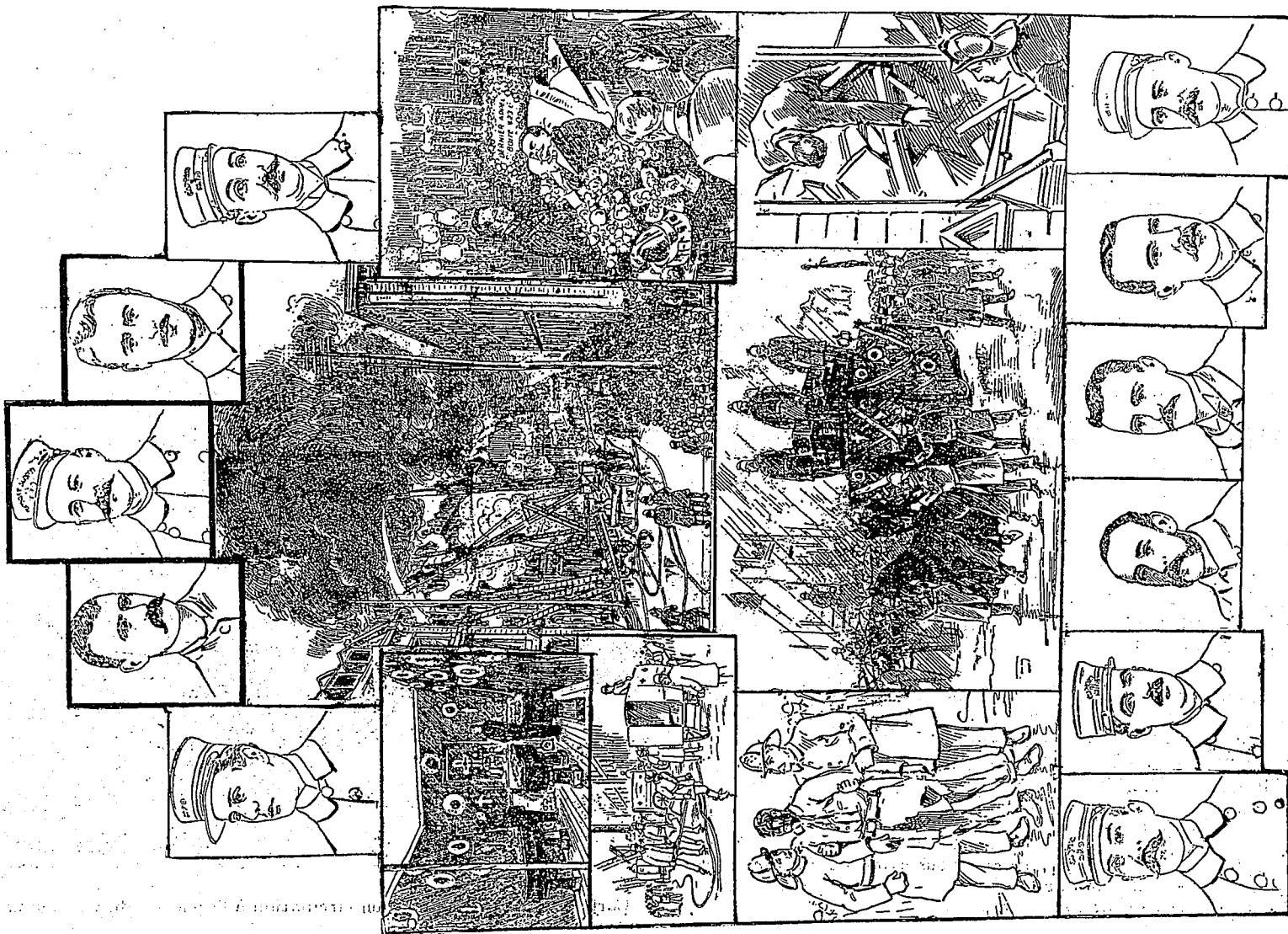
E. Benoit
Pompier, poste 3
Blesse

S. Carpentier
Pompier, poste 2
Victime

Laporte
Contremaître, poste 16
Victime

Harry King
Pompier, poste 1
Victime

Capt. Gibson
Poste 3
Blesse



Capt. Guthrie
Poste 1
Blesse

Capt. G. Viau
Poste 11
Blesse

Capt. Mann
Poste 5
Blesse

P. Charest
Pompier, poste 11
Blesse

N. Burelle
Pompier, poste 11
Blesse

D. Bennett
Pompier, poste 15
Blesse

INCENDIE CHEZ GILMOUR, Rue St-PIERRE

Cercueils des victimes à la station centrale — Pompiers transportant le cadavre de Laporte — La scène de l'incendie au moment de la catastrophe — Le corps de Carpentier exposé, rue Maisonneuve — Pompier blessé conduit à l'ambulance — Le c t G FUNÈBRE — Capt. Viau secouru.

LA SAISON THÉÂTRALE



AU DEUXIÈME ENTRACTE — Ne sortez pas monsieur, nous avons ici de quoi vous occuper ; c'est aussi bon qu'au bar et ça nous dérange moins.

Un individu saute au bas d'une voiture qui s'est arrêtée devant la porte d'un magasin ; il entre et demande au patron.....la charité !
— Comment ! fait celui-ci, vous venez mendier en voiture ?
Alors, le demandeur, d'un ton sec :
— Ça prouve que c'est pressé.

Raisonnement d'un mari dont la bière est la seule consolation :
— C'est la sixième bouteille que je vide aujourd'hui ; tout cela parce que ma femme m'a mis hors de moi.....C'est surprenant tout l'argent que cette femme-là me coûte !.....

Deux femmes se rencontrent, le dimanche après-midi :
— Étiez-vous à l'église, aujourd'hui ? ma chère. Nous avons eu un beau sermon sur la manière d'élever les enfants.
— Non, j'étais à la maison à le faire, fut la réponse.

Très maigre, fort déplumé, ridé à faire frémir, le vieux garçon conserve encore ses prétentions de jeunesse.

— En somme, je suis un faux laid, disait-il à une dame qu'il visitait.

— Non, mon cher, répondit celle-ci, vous le fûtes.....Vous n'êtes plus QU'UN FEU FAUX LAID !

Entre voisins, à la campagne :

— Je ne comprends rien à mon baromètre : souvent il est au beau, alors qu'il pleut.

— Evidemment, il marque une belle pluie !...

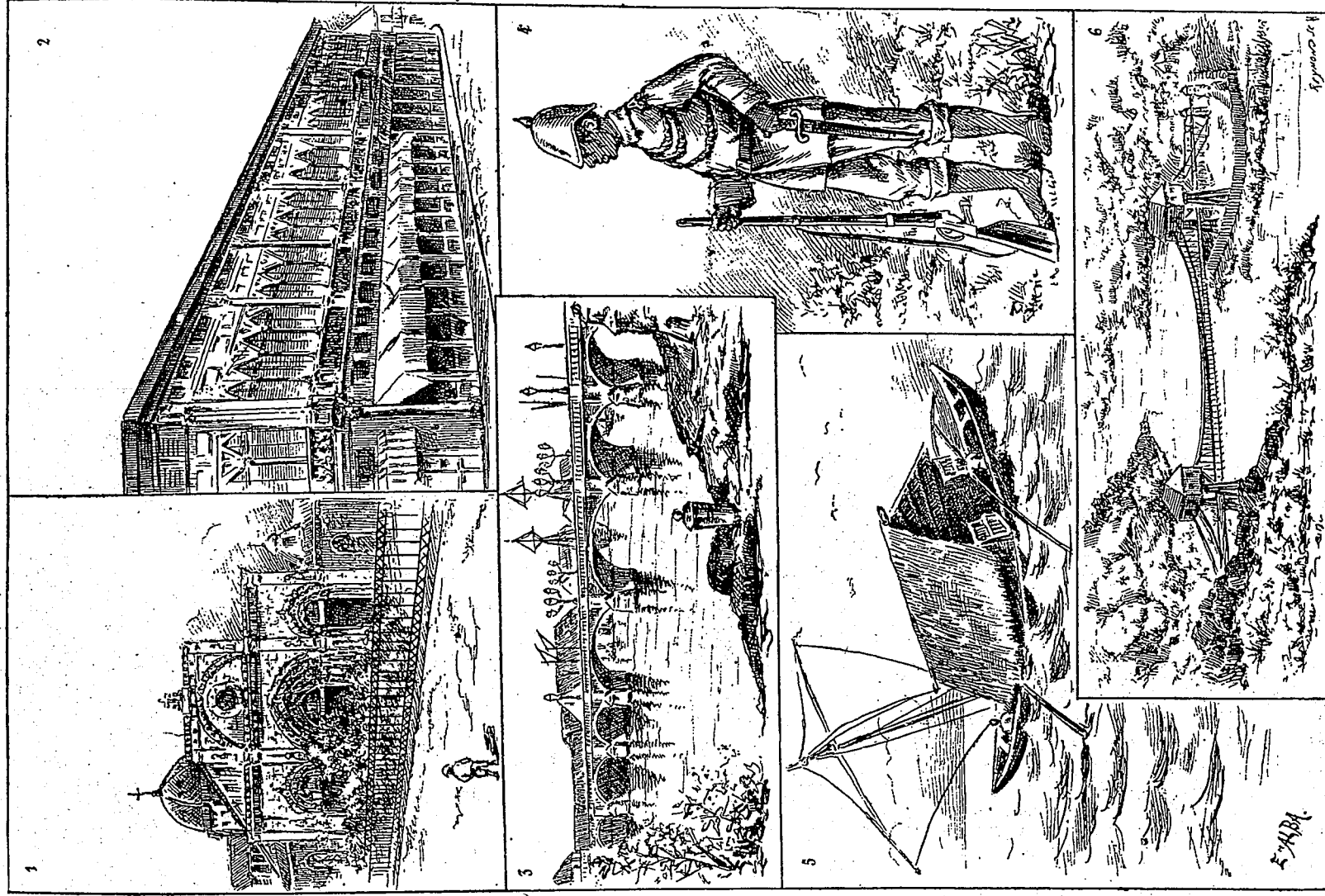
Au bal, Taupin écrase les pieds d'une vieille fille, qui pousse un cri.

Taupin, alors, d'une voix douloureuse :

— Dieu ! que le son du cor est triste au fond des bas !



Carte Postale privée, mise en circulation à l'occasion du voyage du Tzar à Paris



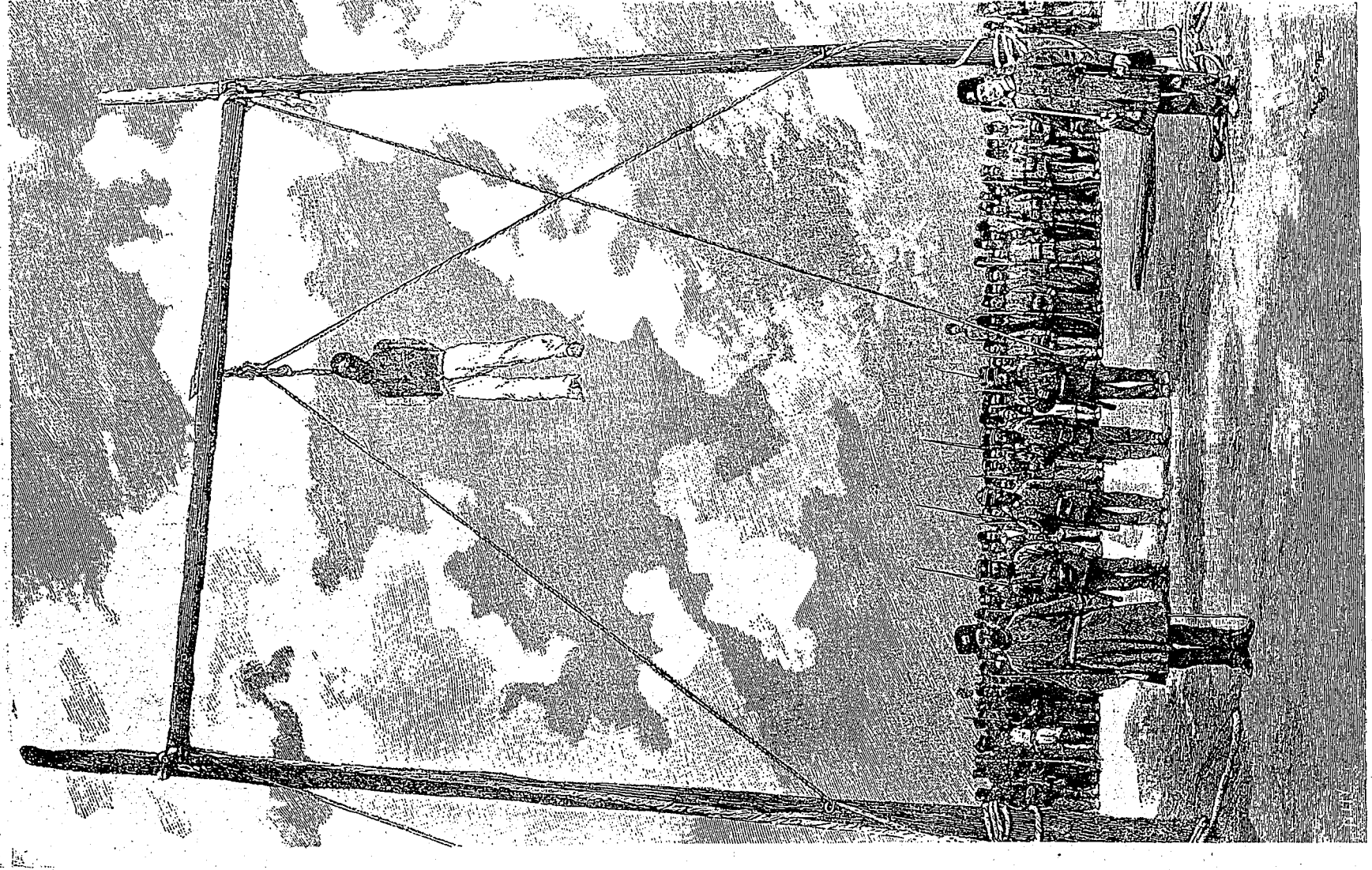
LES ESPAGNOLS AUX PHILIPPINES

1. Cathédrale de Manille.—2. Poste centrale à Manille.—3. Pont de fer "España".—4. Gendarme indigène.—5. Pirogue des naturels de Sadakan.—6. Pont construit par le génie militaire sur l'Agus.



STATUE DE L'IMPERATRICE DE RUSSIE, CATHERINE-II, ayant régné de 1762 à 1796.

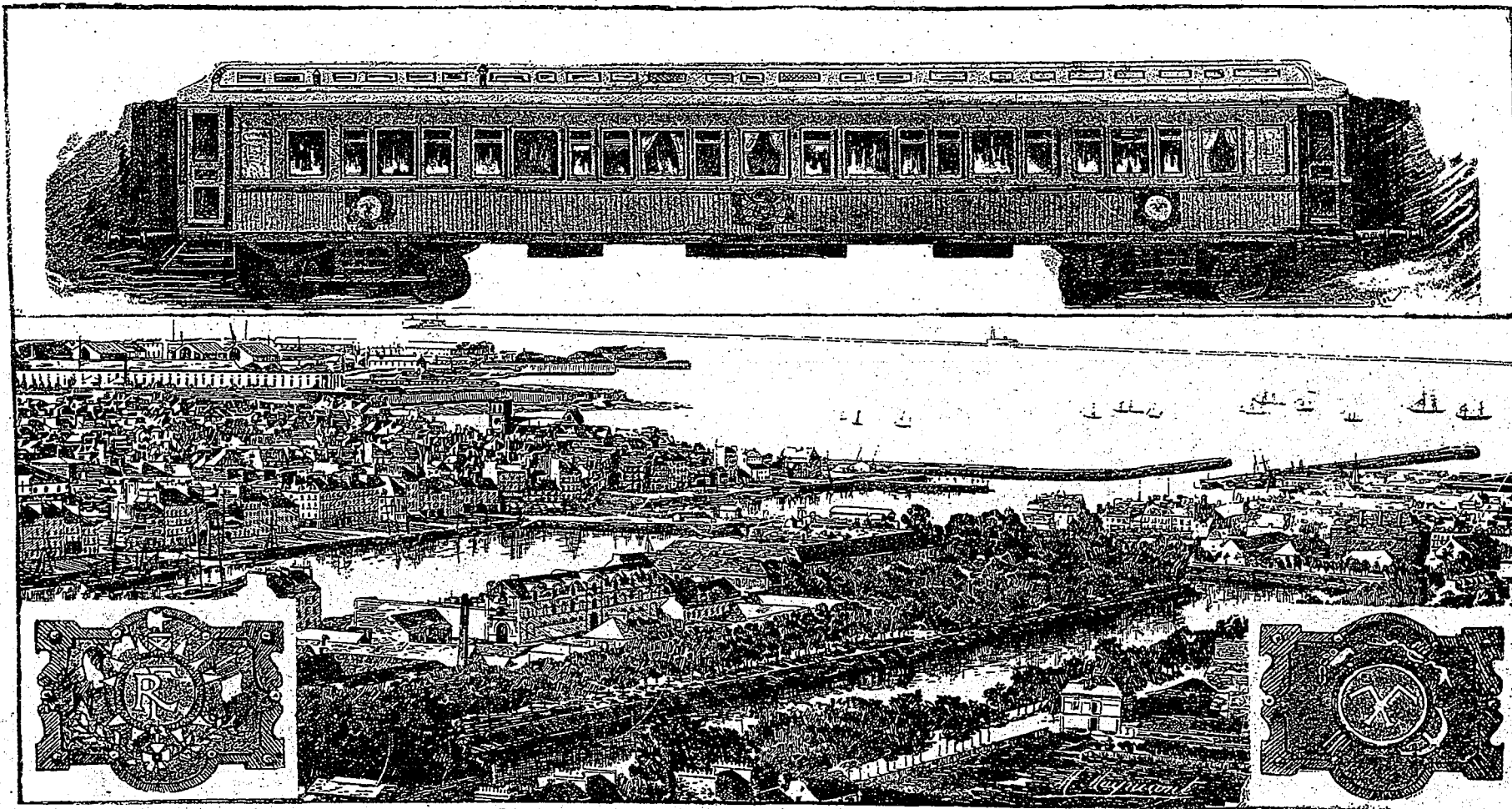
Offerte au Tsar par la manufacture nationale de Sèvres.—FRANCE.



PERSE — Exécution de l'assassin du Shah, à Téhéran

LE VOYAGE DU TZAR EN EUROPE

Le Wagon Imperial

Ecusson de la République
Française

Ecusson de M. Faure

LA VILLE, LA RADE ET LE PORT DE CHERBOURG.—France.



NAPOLÉON FAISANT CONSTRUIRE LE PONT DE L'ILE DE LOBAU

HISTOIRE POPULAIRE

DE

NAPOLÉON 1^{ER}*Racontée par un Vieux Soldat.*

1809

(Suite)

L'archiduc Ferdinand, frère de l'impératrice d'Autriche, chargé de la conduite des opérations militaires en Pologne, était entré sur le territoire du grand-duché le 15 avril, à la tête d'une excellente armée de quarante mille hommes, dont cinq mille de cavalerie, avec quatre-vingt-quatorze bouches à feu.

Le roi de Saxe n'avait à lui opposer, sous les ordres du prince Joseph Poniatowski, ministre de la guerre, qu'un corps d'armée de douze mille hommes, composé de nouvelles levées. Malgré une telle infériorité, Poniatowski, en véritable patriote polonais, résolut de commencer la campagne par livrer bataille à l'archiduc.

Il attendit l'ennemi à Raszyn, à quatre lieues en avant de Varsovie, où l'on en vint aux mains. Les Polonais et les Saxons eurent la gloire de soutenir pendant huit heures l'effort de nombreuses troupes d'élite ; la nuit mit fin au combat ; les deux armées se reployèrent avec des pertes égales : celle de l'archiduc sur Falenty, celle de Poniatowski sur Varsovie.

Les Polonais étaient trop faibles pour défendre les lignes immenses tracées autour de leur capitale ; cependant ils s'y placèrent fièrement, protégés par quarante-cinq pièces de canon dont on venait d'armer ces lignes à la hâte. L'archiduc parut bientôt devant Varsovie, et offrit au prince une capitulation. Poniatowski, dans l'impossibilité où il était de résister, obtint les conditions les plus honorables, entre autres la neutralité de Varsovie et l'exemption de toute contribution extraordinaire ; mais sous deux jours la ville devait être et fut évacuée. Le sénat, les ministres, les conseillers d'État, les autorités, voulurent partager la fortune de l'armée

nationale, qui seule pouvait s'attribuer le salut de la capitale, car, après le combat de Raszyn, la cavalerie et l'artillerie saxonnes avaient repris la route de leur pays. Poniatowski transporta les pénates militaires de la patrie sur la rive droite de la Vistule, entre les places de Bug et de Praga, au centre du royaume, en face de Varsovie. Cette résolution audacieuse étonna l'archiduc, qui croyait que Poniatowski profiterait de la convention pour se retirer vers la Saxe ou sur la basse Vistule. Ainsi les intrigues de l'Autriche, ourdies depuis un an en Pologne, se trouvèrent déjouées, et le patriotisme polonais reparut avec toute son exaltation.

Poniatowski ne tarda pas à reprendre l'offensive. Sa petite armée s'aguerrit tout à fait dans quelques attaques qui coûtèrent un millier d'hommes au général Mohr. Un corps autrichien, posté à Ostroweck, protégeait la construction d'un pont à Gora ; le prince chargea le général d'artillerie Pelletier d'aller l'enlever : cette expédition fut conduite avec autant de rapidité que de valeur. L'archiduc arriva, mais trop tard ; le pont était détruit. Le 14 mai, Poniatowski occupa Lublin et marcha sur Sandomir, tandis que l'archiduc prenait la route de Thorn. Ce fut après l'affaire d'Ostroweck qu'on enleva un courrier autrichien, porteur d'une lettre par laquelle le général russe Gortzakoff félicitait l'archiduc, et lui montrait le désir et l'espoir de coopérer bientôt à ses succès. Cette lettre passa dans les mains de Napoléon, qui la fit expédier à Saint-Petersbourg. On se contenta de rappeler Gortzakoff.

Telles étaient les dispositions de l'allié de Napoléon envers l'Autriche, au moment où, croyant apprendre que les Russes avaient attaqué, il allait pouvoir appeler à lui le corps de Poniatowski. On se battait depuis le 17 avril ; on était à la fin de mai ; les Russes, au nombre de quinze mille hommes, au lieu de cent cinquante mille qui étaient promis, se rendaient en Galicie sous les ordres du prince Galitzin. Ils avaient défensé de dépasser la Vistule. L'indécision de la Russie, entre la France et l'Autriche méritait encore plus de reproches que celle de la Prusse, qui n'était pas retenue par un traité de coopération à la guerre actuelle. En Prusse, il y avait, depuis Tilsitt, deux pouvoirs bien distincts ; le roi et le cabinet. Le roi voulait tenir ses engagements avec la France, sous le bon plaisir de la Russie, à qui il devait tout ; le cabinet n'en voulait tenir aucun, et alimentait la guerre en Allemagne, ne pouvant encore le faire en Prusse. Un grand lien politique, le démembrement de la Pologne, unissait

secrètement et pour toujours les trois puissances copartageantes. Cette idée simple, mais forte, aurait dû suffire pour déterminer Napoléon à prononcer le rétablissement du royaume de Pologne dans son intégrité primitive. Cette juste restauration eût brisé le pacte des trois couronnes du Nord et rétabli l'équilibre continental.

La Prusse lançait ses guérillas patriotiques dans le nord de l'Allemagne, pendant que Poniatowski, livré à ses propres forces, et séparé par deux cents lieues de notre armée, sollicitait en vain, en faveur du grand-duché, l'intervention du prince Galitzin. Le nouveau royaume de Westphalie vit éclater le premier l'insurrection du *Tugendbund*. Le 3 avril, le major prussien Katt souleva les anciens militaires dans les provinces de Stendal, parcourut la vieille Marche, et osa s'approcher de Magdebourg. Poursuivi par les troupes westphaliennes, il se sauva sur le territoire prussien d'où il fut chassé, et se retira en Bohême auprès du duc de Brunswick-Oëls, généralissime de la conjuration germanique. Le duché d'Anhalt eut aussi un rassemblement armé du côté de Coëthen. En Westphalie, le chef secret de la conspiration était Doernberg, aide de camp du roi et colonel d'un régiment de sa garde ; il avait commandé auparavant un bataillon de chasseurs-carabiniers, alors en Espagne. La rébellion ayant éclaté le 22 avril dans plusieurs parties du royaume, le roi confia à Doernberg la direction des forces destinées à la réprimer. Mais Doernberg, qui se crut découvert, se mit à la tête des insurgés. Le roi n'avait que deux mille hommes ; il se livra noblement à la loyauté de ses sujets, et porta une partie de sa garnison en avant de sa capitale. Doernberg arriva avec un rassemblement d'une vingtaine de mille hommes, soldats et paysans. Mais au lieu d'entraîner la troupe fidèle qui était sous les armes, il fut accueilli à coups de canon. La cavalerie du général Wolf acheva la déroute des bandes de Doernberg. Le lendemain, une autre insurrection se présenta et fut aussi facilement dissipée. Le maréchal Kellermann envoya de Francfort des renforts qui délogèrent de Marbourg les révoltés ; de leur côté, les troupes westphaliennes reprisent Ziegenhagen, et le royaume fut totalement délivré des agitateurs par la fuite de Doernberg, qui alla chercher un asile auprès du duc de Brunswick. Le roi de Westphalie se contenta de porter plainte à Berlin contre le major Schill, directeur de l'association militaire du *Tugendbund* en Prusse, et ancien chef des parti-

Ce major était sorti de Berlin, où il se trouvait en garnison, avec cinq cents hussards de son régiment, sous prétexte de les faire manœuvrer. Rejoint par trois cents hommes d'infanterie légère d'un bataillon qui portait son nom, il se porta sur Wittemberg, et rétablit dans plusieurs villes les autorités prussiennes. Il recruta pendant sa route, marcha sur la Westphalie, et se vit bientôt à la tête d'une petite armée, publiant partout que le roi de Prusse venait de déclarer la guerre à la France. Ce prince était resté à Königsberg, mais son ministère résidait à Berlin. Aussitôt après la nouvelle de nos succès contre l'Autriche, il s'empressa de désavouer Schill. Après la bataille d'Essling, Schill reparut et tenta un coup de main sur Magdebourg. Il fut repoussé, se retira sur le bas Elbe, et alla s'établir à Domitz, vieille forteresse que lui abandonnèrent les cent invalides qui la gardaient ; il y laissa deux escadrons, et se dirigea sur Stralsund, dont il fit sommer le duc de Mecklembourg de lui ouvrir les portes. Il espérait par là, non sans raison, communiquer librement avec l'escadre anglaise de la Baltique. La trahison l'accueillit dans toute la Poméranie. Les déserteurs de Stralsund grossirent ses troupes ; il pénétra dans la ville, s'occupa aussitôt de sa défense, et mit en batterie cent pièces de gros calibre.

Le corps de Schill s'élevait déjà à six mille hommes ; mais il lui fut impossible d'entrer en communication avec la flotte anglaise. Le général Gratien, à la tête d'une division hollandaise, de deux mille quatre cents hommes, augmentée de cinq cents Danois, avait suivi sa marche. Le 31 mai, Gratien se trouvait devant Stralsund, dont il s'empara de vive force. Le combat continua dans les rues ; Schill fut tué, et une partie de sa troupe passée au fil de l'épée : le reste se dispersa. Les Anglais eurent le spectacle de la prise de Stralsund : ils arrivèrent quand Gratien y entra. Quelques heures de résistance de plus de la part de Schill, Stralsund devenait, par le secours de l'escadre anglaise, une des plus importantes places d'armes de la coalition. Pendant que Schill quittait la Saxe, le duc de Brunswick, qui avait perdu à Iéna son père et ses États, devenus province westphalienne, pénétrait dans ce royaume avec un corps prussien qu'il avait levé pour le compte de l'Autriche. Le général prussien Thielmann, fidèle alors à la cause de la France, marcha contre lui, et le força de se retirer en Bohême par Zittau.

Le général Zittmann commandait en Dalmatie un corps de douze mille hommes destinés à appuyer, selon les circon-

tances, soit les Russes, soit les musulmans, et à fermer aux Anglais d'excellents ports militaires. L'agression de l'Autriche vint tout à coup l'isoler du théâtre de la guerre. Il était observé par les troupes de Stoichewitz, qui faisaient partie de l'armée de l'archiduc Jean : mais ayant reçu du vice-roi la nouvelle de la retraite de ce prince, Marmont commença son mouvement le 14 mai, jour du passage de l'Isongo, et après une affaire très vive à Mont-Kitta, où le général ennemi fut pris et lui blessé, il défit de nouveau les Autrichiens à Gospiez et à Ottosacz, et le 3 juin à Laybach. Marmont continuait rapidement sa marche afin d'opérer sa jonction avec la division Broussier ; mais il avait été prévenu par le général Giulay, qui, à la tête de vingt mille hommes, poussa jusqu'aux faubourgs de Gratz, et força Broussier de se replier sur la route de Vienne ; celui-ci, instruit de l'approche de Marmont, se reporta en avant, délogea l'ennemi de Kalsdorf, et osa envoyer deux bataillons pour réoccuper Gratz, en présence des dix-huit mille Autrichiens campés non loin des murailles de la ville. Ces deux bataillons appartenaient au 84^e régiment, et ne formaient que treize cents hommes, commandés par le colonel Gambin. Tout à coup ils se jetèrent dans les maisons, où ils reçurent l'attaque de forces considérables. Obligés à la retraite, ces braves se rallièrent, percent en colonne serrée la masse autrichienne, parviennent au cimetière Saint-Léonard, s'y retranchent, et pendant dix heures soutiennent seuls, avec deux pièces de canon, le siège le plus mémorable peut-être de l'époque, contre toute l'armée de Giulay. Enfin Broussier envoya trois bataillons qui dégagèrent par un nouvel exploit leurs intrépides compagnons ; et réunis, ils s'emparèrent des faubourgs de Grobon, après avoir enlevé quatre cents prisonniers et mis douze cents hommes hors de combat. Ce glorieux fait d'armes assura la jonction de Marmont et de Broussier. Napoléon fit graver sur l'aigle du 84^e cette inscription digne des beaux temps de Sparte : *Un contre dix !* Le 1^{er} juillet, Marmont alla avec le 11^e corps rejoindre la grande armée dans l'île de Lobau.

Tout est prêt dans l'île Lobau, qui, pendant quarante jours, devenue la place d'armes la plus formidable de l'Europe, a vu s'accomplir, grâce au génie de l'Empereur, et sous la direction du général Bertrand, des miracles de conception et d'audace pour le passage du Danube. Trois grands ponts parallèles portés par des pilotis, destinés à servir de route à une armée de cent cinquante mille hommes, à une artillerie de cinq cents pièces de canon,

n'attendant qu'un signal pour s'élever au-dessus des eaux du Danube, et lier entre elles ces îles auxquelles Napoléon a décerné les noms glorieux de Lannes, de d'Espagne et de Saint-Hilaire, tués à Essling.

CHAPITRE XXXIII

1809.

Passage du Danube. — Bataille de Wagram. — Armistice de Znaim. Expédition des Anglais sur l'Escaut. — Enlèvement du pape à Rome. — Continuation de la guerre. Tentative de Stabs. — Paix de Vienne.

L'ARMÉE de l'archiduc Charles occupait Essling, Aspern, Enzersdorf et la rive droite du Danube, liés par des ouvrages hérissés d'une artillerie formidable.

Le 30 juin au soir, le maréchal Masséna apporta dans l'île de Lobau l'ordre de rétablir l'ancien passage qui avait servi pour la bataille d'Essling. En cinq quarts d'heure le pont se termina, sous la protection de l'artillerie. Une brigade franchit le fleuve, et enlève deux bataillons autrichiens. Le 1^{er} juillet, l'Empereur commande de s'emparer de l'île du Moulin. Le chef de bataillon Pelet, aide de camp de Masséna, est chargé de cette expédition ; il prend six cents voltigeurs, et, sous le feu le plus terrible, il opère sa descente, tue cent Autrichiens, repousse toutes les attaques, tandis que derrière lui, en deux heures, malgré tout l'effort de l'artillerie ennemie, s'élève un pont de soixante-dix toises ; de nouvelles troupes s'y précipitent. L'île était prise, et fut aussitôt armée de plusieurs batteries.

Rien n'arrêtait plus l'exécution du plan que Napoléon avait mûri pour une affaire décisive, pendant le repos de Schœnbrunn. L'ordre est donné aux troupes qui occupent Komorn, Gratz, Lintz, de rallier la grande armée. Le 4, dans la nuit, tous ces corps étaient réunis et formaient cent cinquante mille hommes, avec quatre cents pièces de canon. La nuit du 4 au 5 fut employée au passage de toute l'armée. Le feu continu de cent neuf pièces de gros calibre, joint aux roulements de la foudre et aux sillonnements des éclairs, annonça et montra à l'archiduc la route que Napoléon s'était réservée. Enfin le soleil se leva dans tout son éclat, et l'armée se rangea fièrement en bataille sur la rive gauche du fleuve. Les plaines de Marchfeld étaient le théâtre où le sort de

L'Autriche allait se décider encore une fois. Napoléon avait employé toute cette terrible nuit à diriger lui-même, à pied, le passage de ses colonnes sur tout les ponts. Aux premiers rayons du jour il était à cheval, parlant à son armée. Les deux masses s'observèrent pendant quelque temps. A midi, Napoléon se porta en avant ; bientôt l'archiduc vit tous ses ouvrages tournés, et dut évacuer Enzersdorf, qui ne tarda pas à paraître en flammes. Les villages d'Essling et d'Aspern, qui avaient coûté tant de sang à l'une et à l'autre armée, ne devaient pas être les seuls témoins d'une lutte entre les deux empires ; ils furent traversés par la bataille. L'archiduc se mit en retraite sur Wagram et sur Stramersdorf ; vers six heures, l'armée française était sur le Russbach, s'étendant vers Breitenlée.

C'est aussi Wagram qui frappe les yeux de Napoléon à son réveil, mais au moment où il va donner l'ordre d'attaquer, les Autrichiens prennent l'offensive. Quatre mille toises règnent sur le front des deux armées : Napoléon les parcourt avec la rapidité de l'éclair, et en courant il désigne de la main à ses maréchaux les hauteurs de Russbach, de Neusiedel, Baumersdorf et Wagram ; pantomime éloquente que chaque chef comprend à laquelle chaque soldat brûle d'obéir. Un vivat général répond à cet ordre muet de vaincre ou de mourir.

L'attaque commence à Aderklaa, poste important que Bernadotte n'a pas su défendre, et que l'archiduc a repris. Ce village rappelle aux combattants les scènes d'Aspern et d'Essling ; il change plusieurs fois de maître en peu d'instant, et demeure en définitive à l'archiduc, qui y lance de nombreux renforts. Bernadotte est revenue à Aderklaa avec ses Saxons ; ils fuient de nouveau, et Masséna les fait charger pour les ramener à l'ennemi. Cependant Napoléon a paru, et l'ordre se rétablit à la gauche, que le dernier choc a ébranlée. La droite de l'archiduc entre en ligne à dix heures ; elle s'étend du Danube à Wagram ; soixante pièces la précèdent : elle prend à revers l'armée française, menace l'île de Lobau et les ponts. Napoléon marche aussi ; cent pièces d'artillerie, qui couvrent une demi-lieue de terrain en avant de son armée, vomissent la mort et brisent ces masses terribles, dont rien ne semblait pouvoir arrêter le mouvement. Notre artillerie reste engagée entre les deux armées, mais elle est bientôt soutenue par Macdonald, par la garde à pied et à cheval. Napoléon se tenait au milieu du feu, à la gauche de la division Lamarque, qui souffrait beaucoup ; ce général court à

lui, et au nom du salut de l'armée le conjure de se retirer. Tout à coup un aide de camp de Masséna arrive pour avertir l'Empereur que le corps de Klenau est derrière lui ; que Boudet, repoussé dans l'île de Lobau, a perdu ses canons. Napoléon regardait la tour de Neusiedel, et ne répondait pas : enfin il aperçoit le feu de Davoust qui la dépasse : "Allez, dit-il à l'aide de camp, courez dire à Masséna qu'il attaque, et que la bataille est gagnée." Macdonald, Oudinot, Davoust, reçoivent l'ordre de presser leurs attaques. Il est près de midi, le clocher de Süssenbrunn est le centre de l'archiduc. La terrible colonne de Macdonald se fait jour et perce le centre des Autrichiens. Macdonald se trouve avec quinze cents hommes seulement au delà de la ligne ennemie, les autres sont restés dans la route sanglante qu'il a frayée ; il s'arrête entre Süssenbrunn, et compte les braves qui l'ont suivi. Ces débris de huit bataillons n'en forment plus qu'un seul. Le général Lamarque a eu quatre chevaux tués sous lui et a vu tomber ses six ordonnances. Cependant l'heure de la victoire n'était pas encore arrivée ; elle avait été préparée par les prodiges de valeur du corps de Davoust et de celui d'Oudinot, qui ont dispersé les troupes de Hohenzollern, après les avoir chassées des hauteurs de Russbach. Rosenberg a subi le même sort autour de Neusiedel ; six généraux autrichiens furent mis hors de combat dans l'affreuse mêlée qui précéda la prise de la tour de Neusiedel. Cette tour avait cédé enfin à l'opiniâtreté de Davoust ; le brave général Gudin y reçut quatre blessures, à côté du maréchal. A l'extrémité de la ligne, Masséna a poursuivi, sans s'arrêter un seul moment, sa marche de flanc, malgré le feu d'une artillerie formidable et les charges réitérées de la cavalerie ennemie. Déjà le maréchal avait repris Essling et avançait sur Aspern, lorsque le canon du centre l'avertit que c'était contre l'aile droite des Autrichiens qu'il devait lancer ses colonnes.

A une heure, la face de la bataille était changée ; la grande armée avait repris l'offensive. Davoust et Oudinot ont appuyé Macdonald, qui, après avoir encore enlevé le village de Gerasdorf, bivouaqua à Bronn, où la nuit vint interrompre le feu. L'aile droite achevait aussi son mouvement en combattant. Davoust s'établit à Wagram ; Masséna à Léopoldau. Là succomba le premier, peut-être, de nos généraux de cavalerie, Lasalle, dans une charge pendant laquelle sa bouillante ardeur l'entraîna au milieu des carrés autrichiens : la balle d'un fantassin l'atteignit au front. Les pertes des deux ar-

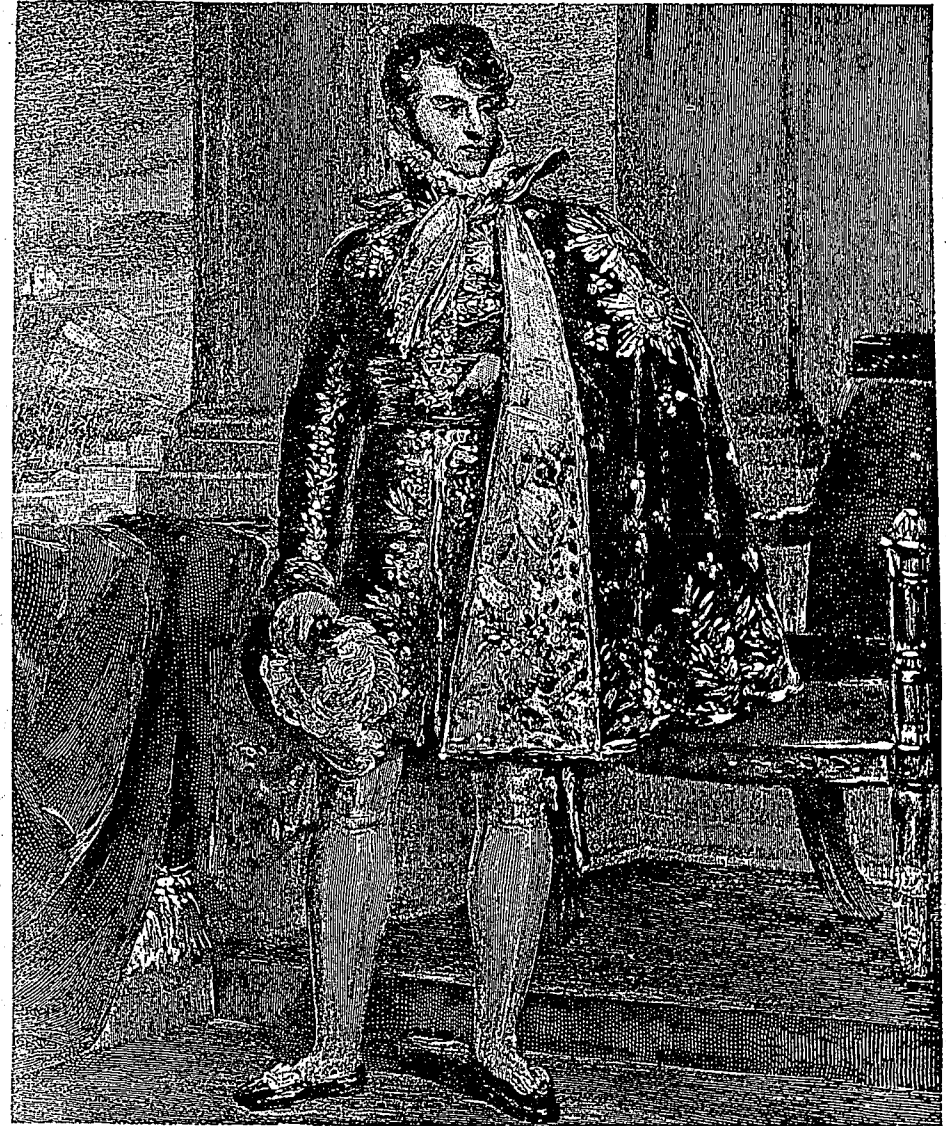
mées furent à peu près égales ; cinquante mille hommes environ restèrent sur le champ de bataille, ou entrèrent aux hôpitaux ; trente pièces de canon, plusieurs drapeaux, vingt mille prisonniers, tombèrent entre nos mains.

Les Français eurent à regretter les généraux Lasalle, Gauthier, Lacour, et sept colonels ; le maréchal Bessières et vingt généraux reçurent des blessures. Napoléon embrassa Macdonald et le nomma maréchal, ainsi que Oudinot et Marmont ; il prononça aussi la dissolution du neuvième corps que commandait Bernadotte. L'ennemi eut trois généraux tués et dix blessés ; parmi ces derniers était l'archiduc Charles, qui, pendant toute cette journée, n'avait manqué aucune occasion de payer de sa personne, et avait été atteint pour la seconde fois au fort de la mêlée, vers le milieu de l'action. Il déploya, comme toujours, le courage d'un guerrier intrépide et les talents d'un grand capitaine ; sa retraite se fit en bon ordre.

Le prince Eugène, renforcé des Saxons de Bernadotte et des Wurtembergeois, fut chargé, avec une armée de cinquante mille hommes, de veiller sur l'archiduc Jean et sur Vienne. Macdonald garda le théâtre de sa gloire, le pays entre la Manche et le Danube, le Marchfeld. Après une affaire très-vive, Masséna s'empara d'Hollabrunn. L'archiduc n'était qu'à deux lieues de cette ville, à Guntersdorf, occupant la route de Znaïm : il soutint sa retraite avec des forces supérieures ; mais, dans la crainte d'être à la fois prévenu à Znaïm par Marmont, poursuivi par Masséna, pris en flanc par Napoléon ; il se porta vivement à Brenditz, d'où il pouvait dominer la poursuite des deux maréchaux, et il s'y arrêta jusqu'au 12.

En effet, Marmont, ayant passé la Taja, s'avancait sur Znaïm, et, le 10, il parut en face de Tesswitz. Très-étonné de trouver devant Znaïm toute l'armée autrichienne, il s'établit à Tesswitz, s'y vit bientôt attaqué, eut l'honneur d'y soutenir un combat très-chaud, pendant lequel ce bourg, pris et repris plusieurs fois, finit par nous rester. Le soir, le général Bellegarde écrivit au maréchal que le prince de Lichtenstein se rendait auprès de l'Empereur Napoléon pour demander une suspension d'armes. Tandis que Marmont se battait à Tesswitz, Masséna s'empara de vive force de Guntersdorf, et l'Empereur se dirigeait sur Znaïm ; il arriva devant cette ville au moment où Masséna était engagé.

(à suivre.)



Le celebre general de cavalerie comte de Lasalle, tue a Wagram a l'age de 34 ans . Le prince Camille Borghese second mari de Pauline Bonaparte sœur de Napoleon 1er



NAPOLÉON A LA BATAILLE DE WAGRAM

La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par
E. D. FÔRGUES

SECONDE ÉPOQUE

Le récit est continué par Marian
Halcombe.

I

La journée de demain mettra tous mes soupçons en bonne voie d'être éclaircis, un peu plus tôt ou un peu plus tard.

Minuit vient de sonner, et après un coup d'œil jeté par ma fenêtre ouverte, je me rassois pour clôturer ce long paragraphe.

La nuit est calme, étouffante et sans lune ; les étoiles sont rares et ternes. Les arbres qui, de tous côtés, bornent la vue, noirs et solides comme on les voit à distance, ressemblent à une grande muraille de rochers. J'entends au loin le faible coassement des grenouilles ; et les échos de la grande horloge vibrent encore, dans l'atmosphère immobile, longtemps après que le marteau a cessé de frapper. Je ne sais quelle mine Blackwater-Park peut avoir, en plein jour. Vu de nuit, il ne me plaît guère.

(12 juin.) — Journée d'investigations et de découvertes ; — journée plus intéressante, pour bien des raisons, que je n'aurais osé l'espérer.

J'ai naturellement commencé mon inspection par le château.

Le corps principal de l'édifice date du temps de cette femme si étrangement surfaite, la reine Elisabeth.

Les appartements du premier étage, au-dessus des deux galeries, sont assez tolé-

rament entretenus, mais on y loge très-rarement. La femme de charge si polie qui me servait de guide, offrirait de me les montrer ; ajoutant, toutefois, que je les trouverais peut-être un peu mal en ordre. Mon respect pour la propreté de mes jupes et de mes bas, dépasse infiniment celui que je puis avoir pour n'importe quelle chambre à coucher du temps de la reine Elisabeth ; aussi ai-je positivement refusé l'exploration de ces régions supérieures où j'aurais risqué parmi la poussière et les toiles d'araignée, la fraîcheur de ma toilette. La femme de charge me dit alors : — Je suis bien de votre avis, miss ; et très-certainement elle m'estimait la femme la plus sensée qu'elle eût rencontrée depuis longtemps.

Nous allâmes ensuite du côté de l'aile droite, bâtie du temps de Georges II, et pour compléter sans doute le tohu-bohu architectural de Blackwater Park.

C'est la portion du château réellement habitable, et dont on a réparé, décoré à nouveau les intérieurs pour le compte de Laura. Mes deux chambres, comme au reste toutes celles qu'on peut offrir le plus décentement, se trouvent au premier étage et le rez-de-chaussée comprend le salon, la salle à manger, une pièce pour les réunions du matin, une bibliothèque, enfin un joli petit boudoir pour Laura, — le tout fort élégamment orné, dans le goût brillant de l'époque, et meublé à profusion de ces charmants petits riens qui constituent le luxe moderne. Toutes ces pièces ne sont en aucune façon aussi vastes aussi bien aérées que celles où nous habitons à Limeridge : en somme, cependant, on y peut vivre.

Lorsque j'entendais parler de Blackwater-Park, j'avais redouté ces antiques fauteuils où l'on est si mal, ces grands miroirs ternis dans lesquels on a si mauvaise mine, ces tentures chancées et grasses ; enfin, ces incommodités de l'ameublement des temps barbares, qu'entassent si volontiers chez eux les gens à qui le sentiment

du confortable a été refusé. Ces gens-là, par parenthèse, tiennent peu de compte des égards dus à l'amitié. Heureusement, je m'étais trompée, et je constate, avec un soulagement inexprimable, que le dix-neuvième siècle, faisant irruption dans l'étrange séjour où je suis appelée à vivre, a banni la crasse du "bon vieux temps," si peu nécessaire au bien-être de la vie quotidienne.

Je flânai toute la matinée, en partie dans les appartements du rez-de-chaussée, en partie au-dehors, dans la grande cour carrée, comprise entre les trois faces du château et la haute grille, percée de portes, qui en protège l'accès. Un grand bassin circulaire, entouré de granit, et dont le centre est occupé par un monstre allégorique fondu en plomb, forme le milieu de cette cour. Le bassin est abondamment garni de poissons argentés ou dorés, et une large ceinture du plus fin gazon sur lequel j'ai jamais marché, en dessine le contour. J'y suis restée, du côté de l'ombre, avec assez d'agrément, jusqu'à l'heure du "luncheon"; et ensuite prenant mon grand chapeau de paille, j'ai commencé, aux douces et chaudes clartés du soleil, mon exploration du domaine.

Le plein jour m'a confirmée dans l'idée conçue la nuit dernière, qu'il y a beaucoup trop d'arbres à Blackwater. Ils étouffent littéralement le château. La plupart sont jeunes et plantés trop près les uns des autres.

En regardant autour de moi, devant la maison, j'ai remarqué, à ma gauche, un grand parterre, et j'ai dirigé de ce côté mon voyage de découvertes.

Examiné de plus près, ce jardin s'est trouvé être assez médiocre, mal garni et mal tenu. Je n'ai fait que le traverser, j'ai ouvert un petit guichet dans la palissade qui le clôt, et me suis trouvée dans une plantation d'épicéas.

Une jolie allée, sinueuse et tracée avec art, me dirigeait parmi ces arbres ; l'expérience que j'ai acquise dans le Nord

m'apprit bientôt que j'approchais de ces terrains sablonneux où pousse la bruyère. Après avoir fait un demi-mille ou plus, me croyant toujours au milieu des sapins, j'arrivai à un point où l'allée tournait brusquement ; le vide se fit tout à coup autour de moi, et jetant les yeux sur le grand espace ouvert qui m'apparaissait ainsi, je me trouvai au bord de ce lac de Blackwater, qui donne son nom au château.

Le sol, en pente au-dessous de moi, n'était que sable sur toute son étendue, et c'est à peine si quelque rare monticule couvert de bruyères, en déguisait, par endroits, la stérilité monotone. Le lac lui-même montait autrefois, bien évidemment, jusqu'à l'endroit où je m'étais arrêtée, mais une déperdition graduelle lui a ôté peu à peu environ les deux tiers de son étendue primitive.

En descendant vers le lac, je constatai que le terrain, du même côté, était détrempé, marécageux, surchargé d'herbes luxuriantes et de saules à la pâle écorce. J'aperçus, à moitié submergée, l'épave pourrie d'un vieux bateau sans dessus dessous : un pâle rayon de soleil, se glissant par quelque trouée du bois, posait une sorte de tache lumineuse sur les planches restées à sec, et un serpent venu là pour se réchauffer, y roulait, dans une immobilité perdue, ses anneaux mouchetés. De près comme loin, le spectacle que j'avais sous les yeux suggérait les mêmes impressions pénibles d'abandon et de ruine ; le glorieux état du ciel d'été qui dominait le tableau ne semblait qu'ajouter à la profondeur obscure, à la stérilité repoussante de cet endroit désert, sur lequel il brillait en vain.

Je revins sur mes pas, regagnant les hauteurs couvertes de bruyères, et, laissant de côté l'allée où j'avais d'abord marché, je me dirigeai vers une vieille hutte de bois toute délabrée, qui s'élevait à la limite de la plantation d'épicéas et qui, jusqu'alors, n'avait pas attiré mon atten-

tion absorbée par la vaste et sauvage perspective qu'offrait le lac. En approchant de la hutte, je m'aperçus qu'elle avait jadis servi d'embarcadère, et qu'ensuite on avait essayé de la transformer en une sorte de tonnelle rudimentaire où on avait installé un banc, quelques tabourets et une table, le tout en bois de sapin mal dégrossi. J'entrai là-dedans pour m'asseoir un instant, me reposer et reprendre haleine.

Je n'y étais pas depuis plus d'une minute, lorsqu'il me sembla tout à coup que le bruit de ma respiration, un peu plus fort parce que j'étais essoufflée, avait quelque part, à mes côtés, un écho singulier. Je prêtai pendant un moment une oreille attentive, et j'entendis un souffle bas, pénible, saccadé, qui semblait monter à moi de dessous le siège même où j'étais assise. Je ne suis pas de ces femmes nerveuses qu'une bagatelle met en l'air ; mais, dans cette occasion, prise d'un effroi subit, je me trouvai tout à coup debout, — j'appelai, — je ne reçus pas de réponse, — je fis honte au courage qui me manquait, — et je regardai sous le banc...

Là, accroupie et roulée dans l'angle le plus éloigné, gisait, sous la forme d'un petit chien abandonné, — d'un épagneul tacheté de noir et de blanc, — l'innocente cause de ma terreur. Cet animal poussa un faible gémissement, lorsque, l'ayant bien regardé, je l'appelai à moi, mais il n'en bougea pas d'avantage. J'écartai le banc pour l'examiner de plus près. Les yeux de la pauvre petite bête prenaient rapidement cette apparence vitreuse qui annonce l'approche de la mort, et il y avait des taches de sang, le long de ses côtes, sur son poil blanc et soyeux.

La misère d'une pauvre créature muette, faible, abandonnée, est sûrement un des plus tristes spectacles que notre monde puisse offrir. Aussi doucement qu'il me fut possible, je pris, ce malheureux chien dans mes bras, et relevant autour



Le lac de Blackwater. [page 161.]

de moi le devant de ma robe, je lui improvisai, une sorte de hamac. Ce fut de cette façon que, lui épargnant de mon mieux la souffrance, et abrégant autant que possible la durée du voyage, je rapportai la pauvre bête au château.

Comme je ne trouvais personne sous le vestibule, je montai immédiatement chez moi ; j'arrangeai pour le chien une espèce de couchette au moyen d'un de mes vieux châles, et finalement je sonnai pour qu'on vint à mon aide. Une fille de service,

des plus épaisses et des plus grasses que l'on puisse inventer, accourut à ce signal dans un état de stupidité gaie qui aurait poussé à bout la patience d'un saint. Une large grimace, ce qu'elle prenait pour un sourire, s'inscrivit sur l'informe embon-

point de ses joues, quand elle vit, étendu à terre, l'animal blessé.

— Que voyez-vous là de risible ? lui dis-je avec autant de colère que si elle eût été à mon service. Savez-vous, par hasard, à qui est ce chien ?

— Non, miss, pour sûr et certain, je n'en sais pas le premier mot... Elle en resta là, et regarda la blessure que l'épagnéul avait au flanc ; — tout à coup une nouvelle idée vint éclairer sa physionomie, — et montrant la plaie avec un sourire de satisfaction : — C'est Baxter dit-elle... c'est certainement Baxter qui a fait cela !

Elle m'exaspérait tellement, que je l'aurais volontiers regalée d'une paire de soufflets... — Baxter ?... lui dis-je ; quelle est la bête brute que vous appelez Baxter ?

Plus joyeuse que jamais, cette fille grimaça de plus belle... — Bénédiction du ciel, miss ! Baxter est le garde-chasse ; et quand il trouve des chiens étrangers courant la forêt, il tire dessus. C'est le devoir du garde, miss. Je crois bien que ce chien va mourir... C'est bien là le coup qu'il a reçu, pas vrai ?... c'est de la façon de Baxter, j'en réponds... et il ne fait que son devoir, miss.

Je me sentais assez de malice au cœur pour souhaiter intérieurement que Baxter eût tiré sur la fille de service, au lieu de tirer sur le chien. Et comme il était tout à fait inutile d'attendre de cette personne épaisse et de dure écorce, aucun secours en faveur du pauvre animal qui agonisait à nos pieds, je la priai de m'aller chercher la femme de charge avec tous les compliments requis par l'usage. Elle sortit exactement comme elle était venue souriant d'une oreille, à l'autre. Au moment où la porte se referma sur elle, cette créature se répétait à demi voix : — C'est Baxter qui l'a fait, et c'est la consigne de Baxter... Voilà ce que c'est.

La femme de charge, personne intelligente et suffisamment élevée, monta par précaution un peu d'eau chaude et un

peu de lait. Elle n'eût pas plus tôt vu le chien étendu à terre, qu'elle tressaillit et changea de couleur.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, ce doit être le chien de mistres Catherick !

— Vous dites ? lui demandai-je, stupéfaite au dernier point.

— De mistress Catherick... On croirait que vous la connaissez, miss Halcombe ?

— Non, pas personnellement... mais j'ai entendu parler d'elle. Habite-t-elle ici ? A-t-elle reçu des nouvelles de sa fille ?

— Non, miss Halcombe. Elle est venue ici pour en demander.

— Quand donc ?

— Hier seulement. Elle prétend avoir entendu dire qu'une étrangère, dont le signalement répond à celui de sa fille, a été vue dans notre voisinage. Aucun rapport de ce genre n'est arrivé jusqu'ici ; et, dans le village, quand j'y ai fait faire enquête pour le compte de mistress Catherick, il ne circulait aucun bruit de ce genre ; mais bien certainement elle avait amené, en venant ici, ce pauvre petit chien que j'avais remarqué, galopant autour d'elle, quand elle s'en est allée. Je suppose qu'il se sera égaré dans les plantations, et on lui aura tiré dessus. En quel endroit l'avez-vous trouvé, miss Halcombe ?

— Dans la vieille hutte qui a vue sur le lac.

— Ah ! c'est bien cela... C'est la limite des plantations, et le pauvre animal s'y sera traîné, je suppose, comme sous l'abri le plus proche ; c'est assez la coutume des chiens quand ils se sentent frappés à mort. Si vous voulez humecter ses lèvres avec le lait, miss Halcombe, je laverai le sang coagulé qui colle les poils au bord de la plaie. Mais je crains bien qu'il ne soit trop tard pour lui venir en aide. On peut essayer, cependant...

Mistress Catherick ! Ce nom tintait encore à mes oreilles, comme lorsque la

femme de charge, en le prononçant m'avait si bien prise à court. Tandis que nous donnions nos soins au chien blessé, les avertissements de Walter Hartright me revinrent, mot pour mot, à la mémoire. "Si jamais Anne Catherick se trouve sur votre chemin, mettez à profit cette occasion, miss Halcombe, un peu mieux que je ne l'ai fait !" La trouvaille de l'épagnéul agonisant m'avait déjà fait découvrir la visite de mistress Catherick à Blackwater-Park, et cet événement pouvait conduire à quelque chose de plus. Je résolus de ne pas perdre la chance nouvelle qui m'était offerte, et d'en tirer autant de renseignements que possible.

— Ne disiez-vous pas que mistress Catherick habitait quelque part dans ces environs ? demandai-je à la femme de charge.

— Vraiment non, répondit-elle ; sa résidence est à Welmingham, tout à fait à l'autre bout du comté, à vingt-cinq milles d'ici, pour le moins.

— Je suppose que vous connaissez mistress Catherick depuis quelques années ?

— Tout au contraire, miss Halcombe ; je ne l'avais jamais vue avant sa visite d'hier. Naturellement, je la connaissais de nom, ayant entendu parler des bontés de sir Percival pour sa fille, qu'il s'était chargé de faire soigner, comme vous le savez peut-être. Mistress Catherick n'a pas les manières de tout le monde, mais elle a l'air tout à fait respectable. Elle m'a paru étrangement déconcertée quand elle a découvert qu'il n'y avait aucun fondement, — aucun, du moins, que personne d'entre nous ait pu vérifier, — aux bruits qui couraient sur le passage de sa fille dans nos environs.

— Je m'intéresse assez à mistress Catherick, continuai-je, prolongeant de mon mieux la conversation. J'aurais voulu arriver ici quelques jours plus tôt, afin de m'y trouver, hier, quand elle est venue. Est-elle restée longtemps avec vous ?

— Mais oui, dit la femme de charge. Et je crois qu'elle serait restée plus long-

temps encore, si on ne m'avait appelée pour répondre à un gentleman dont je ne sais pas le nom, et qui venait s'informer du jour exact où sir Percival devait être ici. Mistress Catherick, dès qu'elle eut entendu la domestique me dire de quoi il s'agissait, se leva et partit immédiatement. En s'éloignant, elle me déclara qu'il n'était pas nécessaire de raconter sa démarche à sir Percival. J'ai trouvé que c'était là une assez étrange recommandation, surtout adressée à une personne comme moi, dont la responsabilité n'admet pas de pareils mystères...

Je trouvai, moi aussi, la recommandation fort bizarre. Sir Percival m'avait certainement donné à croire, dans nos entretiens à Limmeridge, que la plus parfaite confiance existait entre lui et mistress Catherick. S'il en était ainsi, pourquoi voulait-elle lui cacher la visite qu'elle venait de faire à Blackwater-Park ?

— Probablement, remarquai-je, m'apercevant que la femme de charge attendait de ma part une opinion quelconque sur les derniers mots de mistress Catherick, — probablement elle a pensé qu'en apprenant sa visite, sir Percival, à qui cette démarche devait rappeler que l'enfant perdue n'a pas encore été retrouvée, en serait inutilement tourmenté. A-t-elle beaucoup parlé de ceci ?

— Fort peu, répondit la femme de charge. Elle m'a surtout entretenu de sir Percival, en m'accablant de questions sur les pays où il vient de voyager et sur la jeune lady dont il a fait sa femme. J'ai cru remarquer qu'elle était aigrie et mécontente, plutôt qu'affligée, de ne pas trouver ici, comme elle l'espérait, quelques traces de sa fille fugitive. "J'y renonce", tels sont les derniers mots que je me souviens de lui avoir entendu dire : "j'y renonce, madame, et la tiens pour tout à fait perdue." Après quoi, elle a recommencé ses questions sur lady Glyde, s'informant si elle était belle, jeune, bien

portante, aimable, gracieuse... Ah! mon Dieu!... je savais bien que cela finirait par là... Voyez, miss Halcombe!... notre pauvre animal est enfin hors de peine!...

Le chien, effectivement, était mort. Il avait poussé un faible cri, une convulsion passagère avait agité ses membres, juste au moment où ces mots, "bien portante, gracieuse," s'échappaient des lèvres de la femme de charge. Le passage de la vie à la mort s'était accompli avec une soudaineté saisissante, — et la seconde d'après, nous n'avions plus en nos mains que le cadavre insensible du pauvre animal!...

Il est huit heures. Je viens de dîner en bas, toute seule, mais servie en grand appareil. Le soleil couchant promène ses lueurs d'incendie sur cette espèce d'océan d'arbres que je vois de ma fenêtre; et je reprends mon "Journal" uniquement pour tromper l'impatience que j'éprouve en ne voyant pas arriver nos voyageurs. D'après mes calculs, ils devraient déjà être ici. Quel silence, quel abandon, autour de ce grand château, enveloppé comme il l'est dans le calme somnolent de la soirée! Mon Dieu! combien s'écoulera-t-il encore de minutes avant celle où j'entendrai les roues de la voiture, et où je descendrai quatre à quatre pour me jeter dans les bras de Laura!

Et ce malheureux petit chien! je n'aurais pas voulu que ma première journée à Blackwater-Park fut ainsi marquée par une mort, — même par celle d'un pauvre chien vagabond.

Welmingham, — je vois, en relisant ces notes, que Welmingham est le nom de l'endroit habité par miss Catherick. J'ai encore en ma possession le billet par lequel elle répondait à la lettre que sir Percival m'obligea d'écrire au sujet de l'infortunée que cette femme a pour fille. Un de ces jours, si je trouve une occasion favorable, j'emporterai ce billet avec moi, par manière de présentation, et verrai ce que je puis tirer d'une entrevue

personnelle avec mistress Catherick.

Je ne comprends pas son désir de tenir sa visite ici cachée à sir Percival; et je ne suis pas convaincu, comme la femme de charge semble l'être, qu'Anne Catherick n'est pas, après tout, dans notre voisinage. Qu'aurait dit Walter Hartright de cette nouvelle complication? Malheureux et cher Hartright! déjà me font faute, et ses loyaux avis, et son aide toujours prête.

Bien certainement, j'ai entendu quelque chose... N'était-ce qu'un bruit de pas sur l'escalier?... Non! ce sont bien les fers des chevaux; je reconnais le bruit des roues...

II

(15 juin.) — Le tumulte de l'arrivée a eu le temps de se calmer. Deux jours entiers ont passé, depuis le retour de nos voyageurs; et cet intervalle a suffi pour organiser le mécanisme nouveau de l'existence que nous allons mener à Blackwater-Park. Je puis maintenant revenir à mon "Journal" avec quelques petites chances d'y noter comme d'ordinaire, à tête reposée les incidents qui en valent la peine.

Je puis bien commencer, je crois, par y consigner une remarque assez bizarre qui s'est présentée à mon esprit depuis le retour de Laura.

Lorsque, deux membres de la même famille ou deux amis intimes venant à se séparer, l'un d'eux voyage au dehors tandis que l'autre reste à la maison, le retour du parent ou de l'ami qui a couru les grandes routes semble toujours placer dans une condition désavantageuse, au moment de leur première réunion, celui qui n'a pas bougé. Le choc soudain des pensées et des habitudes nouvelles, activement acquises d'un côté, avec les idées et les coutumes d'autrefois, passivement conservées de l'autre, semble, au premier abord, gêner les sympathies de ceux-là

même qui s'aiment le mieux, et dresser entre eux, fort à l'improviste pour l'un et l'autre, et sans que l'un ou l'autre puisse y remédier, je ne sais quelle barrière qui change complètement leurs rapports et les fait étrangers l'un à l'autre.

Laura m'a retrouvée la même; mais à mes yeux, elle avait changé.

Changé d'aspect, et, sous un rapport, changé de caractère. Je ne saurais dire, en termes absolus, qu'elle a perdu de sa beauté: ce que je puis affirmer seulement, c'est que, pour "moi" elle est moins belle.

D'autres, qui ne la verraient ni avec mes yeux, ni avec mes souvenirs, la trouveraient peut-être mieux qu'elle n'était. Son teint est plus animé; il y a plus de netteté en même temps et plus de rondeur dans les lignes de son visage; sa taille, qu'on dirait plus solidement établie, a, dans tous ses mouvements, plus d'aisance et de sûreté que lorsqu'elle était jeune fille.

Le second changement, celui que j'ai remarqué dans son caractère, ne m'a point surpris, parce que j'y étais préparée par l'accent de ses lettres. Depuis son retour, je la trouve tout aussi peu disposée à entrer dans aucun détail au sujet de son existence conjugale qu'elle l'était auparavant, alors que, séparées, nous ne communiquions que par écrit. La première fois que, de loin, j'ai voulu préparer les voies pour amener la conversation sur ce terrain défendu, elle a posé sa main sur mes lèvres, avec un mouvement et un regard qui m'ont rappelé, d'une manière touchante, presque douloureuse, les jours de son enfance et l'heureux temps passé où il n'y avait pas de secrets entre nous.

— Toutes les fois que nous nous trouverons tête à tête, Marian, m'a-t-elle dit, nous serons bien plus heureuses, bien plus à l'aise l'une vis-à-vis de l'autre, si nous acceptons telle qu'elle est ma position de femme mariée, et si nous nous en

occupons le moins possible. Il n'est rien, chère aimée, que je ne vous dise de ce qui me concerne, continua-t-elle, défaisant et rattachant, par un mouvement nerveux, la boucle de ma ceinture, — si mes révélations pouvaient se limiter ainsi.

Mais il n'en est rien; elles m'amèneraient à des confidences sur le compte de mon mari; et puisque je suis mariée, je crois qu'il est mieux de les éviter, autant pour lui que pour vous, et pour moi-même. Je ne dis pas, remarquez-le bien, qu'elles vous feraient ou me feraient de la peine, et, pour tout au monde, je ne voudrais pas que vous eussiez une idée heureuse, mais, — j'ai tant besoin d'être heureuse, maintenant que je vous ai retrouvée, et j'ai tant besoin de vous voir heureuse à mes côtés... — Elle s'interrompit soudainement, et parcourut du regard mon petit boudoir, où nous étions installées.

— Ah! s'écria-t-elle, battant des mains avec un joyeux sourire, encore une vieille amie de retrouvée!... Votre bibliothèque, Marian, — votre chère petite bibliothèque en bois des Antilles, si violette et de mine si pauvre! — que je vous salue de l'avoir emportée de Limmeridge!... c'est comme ce grand parapluie d'homme, affreux et lourd, le compagnon de vos promenades intrépides!... Mais, par-dessus tout, c'est votre cher visage bohémien, cette figure brune, intelligente, dont les regards accoutumés me font tant de bien. Quand je suis ici, c'est comme si je me retrouvais chez nous!... Que pourrions-nous faire pour ajouter encore à cette douce illusion? Je placerais le portrait de mon père dans votre chambre, au lieu de le laisser dans la mienne; — je garderai, ici, tous mes petits trésors de Limmeridge; — et, entre ces quatre murs amis, nous passerons ensemble, tous les jours, de bonnes heures.

Oh! Marian! continua-t-elle, s'asseyant tout à coup à mes pieds, sur un tabouret, et levant sur moi des yeux expressifs,

promettez que vous ne vous marierez jamais, que vous ne me quitterez point. Je suis égoïste de parler ainsi, mais il vous vaudra mieux rester fille, — à moins, pourtant, à moins que vous n'aimiez beaucoup votre mari. L'aimer ? Vous n'aimerez jamais personne que moi, n'est-il pas vrai ? Elle s'arrêta de nouveau, s'empara de mes deux mains qu'elle étala sur mes genoux, et y cachant son visage : — Dites-moi, me demanda-t-elle d'une voix soudainement altérée, et parlant plus bas qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors, avez-vous, ces temps-ci, reçu beaucoup de lettres ? en avez-vous écrit beaucoup ? —

Je comprenais fort bien la portée de cette question : mais je crus de mon devoir de ne pas l'encourager, en allant avant d'elle, à s'aventurer dans ce chemin périlleux.

— Avez-vous entendu parler de lui ? reprit-elle, cherchant, par ses caresses et en couvrant mes mains de baisers, à se faire pardonner cette question toute directe :

— Est-il bien ? est-il heureux ? et réussit-il dans sa carrière ? . . . S'est-il remis ? M'a-t-il oubliée ? . . .

Elle n'aurait pas dû me questionner ainsi. Elle aurait dû se rappeler ses propres résolutions, prises le matin où sir Percival avait réclamé d'elle l'exécution de sa promesse, et où elle avait déposé en mes mains, pour jamais, l'album de Hartright. Mais, hélas ! où est ici-bas la créature infaillible qui peut constamment persévérer dans une bonne résolution sans jamais y manquer, sans jamais défailir ? Où est la femme qui a jamais arraché complètement de son cœur la chère image qu'un amour sincère y avait fixé ? Les livres nous racontent qu'il a existé de ces êtres surhumains ; mais en réponse aux livres, que nous dit notre propre expérience ?

Je n'essayai vis-à-vis d'elle aucune remontrance, peut-être parce que je rendais justice à cette candeur courageuse qui me

révélaient ce que tant d'autres femmes, placées comme elle, auraient cru devoir cacher, même à leurs plus chères amies ; peut-être aussi parce que je sentais, interrogeant mon cœur et ma conscience, qu'à sa place, j'aurais eu les mêmes pensées, posé les mêmes questions. Tout ce que je me sentis appelée à faire sans manquer à mon devoir, fut de répondre que je ne lui avais pas écrit et que je n'avais pas entendu parler de lui tout récemment ; puis je détournai la conversation vers de moins périlleux sujets.

Passons maintenant à ses compagnons de voyage. C'est son mari qui doit m'occuper d'abord. Ai-je observé chez sir Percival, depuis son retour, quelque qualité nouvelle qui modifie mes opinions sur son compte ?

En vérité, je ne sais trop. Mille petits ennuis et tracasseries paraissent l'avoir assailli depuis qu'il est revenu : peu d'hommes, dans de telles circonstances, se montrent à leur avantage.

Il me semble un peu amoindri, et plus maigre qu'il n'était quand il quitta l'Angleterre. Sa toux fatigante et sa continuelle mobilité qui, à la longue, n'a rien de commode, ont très-certainement augmenté. Ses façons, — ses façons envers moi, du moins, — sont beaucoup moins courtoises que jadis. Il m'a saluée, le soir de son retour, sans aucune de ses formes cérémonieuses qu'il observait naguère avec soin, — point de compliment de bienvenue, aucun signe à mon aspect, de très-vive satisfaction ; rien qu'un serrement de mains très-sommaire, et un laconique : "Vous allez bien, miss Halcombe ? enchanté de vous revoir." Il semblait m'accepter comme un des meubles indispensables à Blackwater-Park ; constater en passant que j'étais bien à ma place ; et, satisfait de m'y voir, ne plus prendre garde à moi.

La plupart des hommes laissent voir, chez eux, certaines dispositions qu'il dissimulent partout ailleurs ; et sir Percival

a déjà montré une manie d'ordre, de régularité minutieuse qui me le révèle sous un nouveau jour, et que je ne lui avais jamais connue. Si je prends un livre dans la bibliothèque et laisse ensuite sur la table, il vient derrière moi et remet le volume en place. Si je quitte un fauteuil et l'abandonne où j'étais assise, il le range soigneusement contre le mur. Il ramasse sur le tapis le moindre débris tombé d'un bouquet de fleurs, et marronne ensuite, à part lui, comme si c'étaient autant de charbons ardents qui fussent mettre le feu à la maison ; pour un pli sur la nappe, pour un couteau qui n'est pas à sa place, il éclate en reproches et lave la tête aux domestiques, tout comme s'ils l'avaient personnellement insulté.

J'ai déjà fait allusion aux ennuis secondaires qui, depuis son retour, semblent avoir troublé son égalité d'humeur. Les altérations que j'ai remarquées en lui et que je viens de signaler, pourraient bien en grande partie, leur être attribuées. Je tâche de me persuader qu'il en est ainsi, parce que je tiens à ne pas perdre si tôt toute confiance dans l'avenir. C'est, à coup sûr, une épreuve pour l'humeur de tout homme, n'importe lequel, que de rencontrer au seuil de sa maison, quand il y entre après une longue absence, une contrariété quelque peu essentielle ; et c'est là ce que j'ai vu arriver effectivement à sir Percival.

Le soir même de leur rentrée, la femme de charge m'avait suivie dans le vestibule pour accueillir ses maîtres et leurs hôtes. Dès qu'il l'aperçut, sir Percival lui demanda si quelqu'un était venu le demander récemment. La femme de charge lui répondit en lui parlant de ce "gentleman" inconnu, dont elle m'avait parlé à moi-même, et qui s'était enquis de l'époque ou le maître du château reviendrait chez lui. Sir Percival demanda le nom du gentleman. — Il n'avait pas laissé son nom. — Dans quel but le gentleman venait ? — Il n'avait pas jugé à propos de le dire. —

Quel était à peu près la tournure du gentleman ? — La femme de charge essaya le portrait qu'on lui demandait ; mais il fut impossible d'assigner au visiteur inconnu quelque particularité d'extérieur qui pût éclairer son maître. Sir Percival fronça le sourcil, frappa du pied avec impatience, et entra dans le château sans prendre garde à personne. Comment une bagatelle pareille a pu le troubler à ce point, c'est ce que je ne saurais dire ; — pour troublé, il l'était, et sérieusement, sans le moindre doute.

En somme il vaudra peut-être mieux m'abstenir de porter un jugement définitif sur ses manières, son langage, sa conduite chez lui, jusqu'à ce qu'il ait eu le temps d'en finir avec les inquiétudes, n'importe lesquelles, qui, maintenant, cela est clair, troublent en secret son esprit. Je vais donc tourner la page, et ma plume, provisoirement, accordera trêve au mari de Laura.

Viennent sur mon catalogue les deux nouveaux hôtes, — le comte et la comtesse Fosco. Expédions d'abord la comtesse, pour en avoir fini le plus tôt possible avec tout ce qui est femme.

Laura n'exagérait certainement rien, en m'écrivant que, lorsque je reverrais sa tante, j'aurais quelque peine à la reconnaître. Je n'ai jamais vu, produit par le mariage, de changement pareil à celui qu'à subi madame Fosco.

Quand elle s'appelaient encore (à trente-sept ans) Eleanor Fairlie, sa conversation était vide et prétentieuse, et elle passait sa vie à tourmenter les infortunés de l'autre sexe par les mille petites exigences qu'une femme vaine et sottise peut infliger à l'infatigable patience de nos seigneurs et maîtres. Devenue madame Fosco (et chargée de quarante-trois printemps), elle reste assise, pendant des heures entières, sans ouvrir la bouche, congelée, dirait-on, par quelque froid où elle s'absorbe. Les hideux et ridicules tire-bouchons qui pendaient, jadis, des deux côtés de

son visage, ont fait place, maintenant, à de très petites boucles bien alignées et crépées, telles qu'on en voit sur les perruques à l'ancienne mode. Un bonnet tout uni, — le vrai bonnet des matrones, — enveloppe bien sa tête.

Si jamais on peut croire à quelque dégel intérieur se manifestant sous cette enveloppe de gêne glacée, c'est quand on la voit, comme cela m'est arrivé une ou deux fois, comprimer les élans de la jalousie quelque peu tigresse dont elle semble animée contre toute femme du château (soubrettes y comprises) à laquelle le comte vient à parler, ou sur laquelle s'arrêtent ses regards avec quelque intérêt, quelque attention spéciale. À cette exception près, elle est toujours, le matin, à midi et au soir, dedans ou dehors, qu'il fasse beau qu'il fasse mauvais, aussi froide qu'une statue, aussi impénétrable que le marbre dans lequel cette statue est taillée. Ce changement extraordinaire qui s'est ainsi accompli en elle, est certainement une amélioration en ce qui touche aux rapports ordinaires de société, puisqu'il a fait d'elle une femme polie, point bavarde, point gênante et qu'on ne trouve jamais en travers de sa route.

Quant à ce qui est de savoir si dans son for intérieur, elle est amendée ou devenue pire, ceci est une autre question. J'ai surpris une ou deux fois, sur ses lèvres pincées, de soudains changements d'expression, et, dans sa voix calme, des inflexions d'accent également soudaines, lesquelles m'ont amené à soupçonner que dans son état actuel de concentration, elle tient pour ainsi dire en vase clos les éléments pournicieux de son organisation morale, éléments qui se dégageaient sans nuire, et comme au grand air, dans la liberté de son existence antérieure. Il est fort possible, d'ailleurs, que cette idée à moi n'ait pas le sens commun. Mon impression, néanmoins, c'est que je suis dans le vrai. Au surplus, qui vivra verra !

Et le magicien dont la baguette a opéré cette miraculeuse métamorphose, — ce mari étranger par lequel a été domptée une Anglaise têtue, à ce point que ses parents ont peine à la reconnaître, — le comte lui-même, quel est-il ? que dire de ce personnage ?

Ceci, en deux mots : il a l'air d'un homme capable de dompter quoi que ce soit. Si, au lieu d'une femme, il avait épousé une tigresse, la tigresse fût devenue aimable. S'il m'avait épousée, "moi", je lui aurais fabriqué des cigarettes, ainsi que le fait sa femme, et je me serais tue sous son regard, comme elle se tait quand il lui jette un certain coup d'œil.

J'ai presque peur d'avouer ceci, même dans le secret de ces pages. Cet homme m'a intéressée, fascinée, forcée à prendre du goût pour lui. Dans le court espace de deux journées, il a trouvé moyen de m'imposer un jugement, qui lui est favorable, et comment il a réalisé ce miracle, il me serait bien impossible de l'expliquer.

Maintenant que je pense à lui, j'éprouve une sorte de tressaillement en découvrant combien son image m'est présente !... À quel point, dans mes souvenirs, elle m'apparaît plus nette que celle de sir Percival, ou de M. Fairlie, ou de Walter Hartright, ou de n'importe quel autre personnage absent dont je puisse me rappeler, à la seule exception de Laura elle-même ! Sa voix, je l'entends, comme s'il m'adressait présentement la parole. Sa conversation d'hier elle est dans ma tête comme si je l'écoutais à l'instant même.

Maintenant, quel portrait vais-je tracer de lui ? Dans son intérieur, ses habitudes, ses passe-temps, il y a des singularités que je blâmerais le plus vivement du monde, ou que je vouerais au ridicule le plus impitoyable, les trouvant chez un autre homme. Qu'est-ce donc qui m'ôte la faculté de les blâmer ou de les railler en "lui" ?

Par exemple, il est énormément gras. Jusqu'à présent, l'humanité corpulente m'avait toujours particulièrement déplu. J'ai lutté avec acharnement contre cette notion populaire qui tend à regarder, comme d'inséparables alliées, l'extrême grosseur de la taille et l'extrême bienveillance du caractère : — Autant vaudrait prétendre, disais-je, ou que les gens aimables engraisissent seuls, ou que l'addition fortuite de telle ou telle quantité de chair exerce une influence directement favorable sur les dispositions morales de la personne à qui elles viennent s'annexer...

Je refusais invariablement ces deux assertions, également absurdes, en citant l'exemple de gens fort gras, qui ont été aussi vils, aussi vicieux, aussi cruels que les plus maigres et les plus méchants de leurs contemporains. Je demandais si Henri VIII était d'un naturel charmant ? si M. l'assassin Manning, et la digne épouse qui fut sa complice n'étaient pas tous les deux doués d'un embonpoint remarquable ? Si les nourrices de louage, — classe de femmes placées, par leur cruauté proverbiale, au niveau de tout ce qu'il y a de plus cruel en Angleterre, — ne sont pas également, pour la plupart, les femmes les plus grasses de tout le pays ?

Ainsi allais-je, multipliant par douzaines les exemples que je tirais tantôt de l'antiquité, tantôt des temps modernes, de mon pays et de l'étranger, d'en haut et d'en bas, indifféremment. Avec des opinions si fortement établies, si bien défendues, et auxquelles je n'ai pas renoncé encore aujourd'hui, voici cependant le comte Fosco, gras comme Henri VIII en personne, et qui, en vingt-quatre heures, sans être le moins du monde empêché ou gêné par sa haïssable corpulence, se trouve installé dans mes bonnes grâces... En vérité, voilà qui est merveilleux ?

Est-ce son visage qui lui a servi de passe-port ?

Peut être, en effet, est-ce son visage. Sur une large échelle, le reproduit, d'une manière frappante, le galbe impérial de Napoléon. Les traits ont la magnifique régularité qui distinguait ceux du merveilleux aventurier : leur expression est celle de ce calme dominateur, de cette puissance immuable qui se lisait sur la face du grand soldat. Cette ressemblance frappante m'a certainement impressionnée au début ; mais indépendamment d'elle, il y a quelque chose encore chez lui, qui m'a plus profondément affectée.

Cette influence dont j'essaie de trouver l'origine, ce sont ces yeux, je pense, qui la lui donnent. Je n'ai jamais vu d'yeux gris aussi profonds, aussi insondables, et ils ont parfois des irradiations froides, éclatantes, magnifiques, irrésistibles, qui me forcent à le regarder, tout en causant, et lorsque je le regarde, m'imposent des sensations auxquelles je voudrais échapper. D'autres portions de sa figure et de sa tête ont aussi leurs singularités. Son teint, par exemple, est d'une sorte de blond malade, s'accordant si mal avec le brun foncé de sa chevelure que je soupçonne cette chevelure d'être une perruque ; et son visage, où le rasoir ne laisse pas pousser un poil de barbe, est plus lisse que le mien, plus exempt de toutes marques ou de toutes rides, bien qu'au dire de sir Percival, il approche de la soixantaine.

Mais, pour moi, ce ne sont point ces particularités de son extérieur qui le distinguent de tous les hommes que j'ai pu voir. Ce qui le met à part de l'humanité vulgaire, dépend absolument, pour autant que j'en puisse juger à l'heure présente, de l'expression extraordinaire et de l'extraordinaire puissance de son regard.

Ses manières et sa parfaite connaissance de notre langue peuvent aussi l'avoir aidé quelque peu à se mettre bien avec moi. Il a cette déférence calme, cet air d'intérêt attentif et satisfait, quand il

écoute une femme,—et, quand il lui parle, cet adoucissement secret de la voix,—auxquelles, nous avons beau dire, aucune de nous ne résiste. En ceci, également, l'habileté exceptionnelle avec laquelle il parle l'anglais lui rend de fort grands services.

J'avais fréquemment entendu signaler la remarquable aptitude que déploient beaucoup d'Italiens à s'emparer de notre idiome du Nord, si âpre et si dur en comparaison du leur ; mais, avant d'avoir vu le comte Fosco, je n'aurais jamais cru possible qu'un étranger parlât l'anglais avec autant d'aisance et de correction. Il y a des moments où il est presque impossible de découvrir, à son accent, qu'il n'est pas un de nos compatriotes ; et, pour ce qui est de la facilité courante, je ne connais guère d'Anglais en état de causer avec aussi peu d'hésitations et de répétitions que ne le fait le comte. Il lui arrive bien de construire ses phrases, ça et là, sur un patron étranger ; mais jamais je ne l'entendis encore employer un mauvais terme, ou hésiter, ne fût-ce qu'un moment, sur le choix d'un mot.

Tous les menus détails par lesquelles cet homme étrange se caractérise ont une originalité saisissante, et, contradictoires l'un à l'autre, jettent l'esprit en mille perplexités. Ainsi, tout gras qu'il est, ses mouvements sont d'une légèreté, d'une aisance surprenante. Il fait, dans un salon, aussi peu de bruit que n'importe quelle femme ; et, ce qui est plus notable encore, malgré cette apparence de fermeté, de puissance intellectuelle, sur laquelle on ne saurait se méprendre, il est d'une susceptibilité nerveuse qui étonnerait chez la plus faible d'entre nous. Un bruit soudain le fait tressaillir avec aussi peu de retenue que Laura elle-même. Il frissonnait, hier, et son pied battait le sol avec un mouvement convulsif, parce que sir Percival corrigeait un de ses épagneuls ; si bien que j'avais honte de mon peu de sensibilité, de mon insoucian-



Il posa ses gros doigts sur la tête du formidable animal. (page 190).

ce toute véridique, en me comparant à ce cher comte.

Le souvenir de ce dernier incident me remet en tête une de ses principales singularités, dont je crois avoir omis de

parler :—l'extrême tendresse qu'il porte à certains animaux favoris.

Il a laissé sur le continent, paraît-il, une portion de sa ménagerie, mais il a importé chez nous un kakatoès, deux ca-

naris, et toute une famille de souris blanches. Lui-même, en personne, donne à ses protégés d'étrange espèce tous les soins qu'ils réclament, et il a su leur inspirer un attachement surprenant, qui se tra-

duit par des familiarités tout à fait inusitées. Le perroquet, perfide et mal intentionné à l'égard de toute autre personne, paraît lui être attaché sans réserve. Dès que sa cage est ouverte, il saute sur le genou du comte et grimpe, s'aidant de ses griffes, le long de ce corps énorme, jusqu'à ce qu'il puisse, par le geste le plus caressant du monde, frotter et refrotter sa crête blanche contre le double menton lisse et blafard de son adoré patron.

Celui-ci n'a qu'à ouvrir aux canaris la porte de leur cage, et à leur adresser un signal d'amitié pour que ces jolis petits animaux, élevés à ravir, viennent se percher sur sa main sans la moindre crainte, gravissent ses gros doigts quand il leur dit de "faire l'échelle" et, parvenus tout en haut de cet escalier improvisé, entonnent un duo à se rompre la gorge. Ses souris

blanches habitent une petite pagode de fil d'archal, peinte en vives couleurs, qu'il a lui-même dessinée et fabriquée. Elles sont presque aussi apprivoisées que les canaris, et comme eux il les met à chaque instant en liberté. Elles courent librement sur lui, se glissent sur son gilet, furètent dans ces poches, et vont s'asseoir par couples, blancs comme la neige, sur ses colossales épaules.

On le dirait plus épris de ses souris blanches que de tous ses autres protégés ; il leur fait des mines, les baise et leur donne toute espèce d'amoureux petits sobriquets. Si l'on pouvait supposer un Anglais ayant quelque goût pour des amusements aussi puérils que ceux-ci, cet Anglais, à coup sûr, en serait un peu honteux, et s'en excuserait vis-à-vis des personnes sensées. Mais le comte, apparemment, ne voit rien de ridicule dans le

contraste bizarre de sa gigantesque personne et de ses frères petits amis. Il baiserait tranquillement ses souris blanches, il gazouillerait à l'oreille de ses canaris, fût-ce dans une réunion de "fox-hunters" anglais : et, au moment où ils riraient le plus haut de son étrange manie, il les prendrait en pitié, comme des barbares incapables de le comprendre.

Je puis à peine croire, tout en écrivant ceci, — mais il n'en est pas moins vrai, cependant, — que ce même homme, qui a pour son kakatoès toute la tendresse d'une vieille fille, et qui déploie la minutieuse dextérité d'un petit Savoyard dans l'éducation de ses souris blanches, peut prendre la parole, si quelque sujet vient à éveiller ses facultés endormies, avec une audacieuse liberté d'idées, une connaissance des livres écrits en toutes langues,

une expérience personnelle de la société d'élite dans la moitié des capitales de l'Europe, qui feraient de lui l'un des membres les plus en relief de n'importe quelle réunion d'hommes civilisés.

Cet éleveur de canaris, cet architecte de pagodes à l'usage des souris blanches, est (au dire de sir Percival lui-même) un des hommes vivants qui possèdent les notions les plus complètes de la chimie expérimentale : entre autres inventions merveilleuses, il a découvert un procédé pour pétrifier, après la mort, le corps humain, de manière à le conserver dur comme du marbre jusqu'à la consommation des siècles.

(à suivre.)

DEVINETTES



Le faiseur de tours s'est escamoté lui-même. Le voyez-vous ?



Où est le tapageur qui a mis la chambre en cet état ?



Cherchez la danseuse que ces messieurs saluent ainsi ?

BEAUX-ARTS



BONS AMIS—TABLEAU DE GESLIN

ROMEO PREVOST & CIE

Comptables Auditeurs

LIQUIDATEURS ET FIDEI-COMMISSAIRES

ARGENT A PRETER

Achats de Débentures Municipales

Batisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos 41 et 42
Telephone Bell No 815

MONTREAL.

N. LEVEILLE

Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison
L. C. DeTonnancourt.

138½, RUE ST-LAURENT
MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de Patrons les plus nouveaux.

R. WILSON SMITH

COURTIER EN VALEURS

DE PLACEMENT

ACHETE ET VEND : Débentures Municipales, Bons du Gouvernement et Actions de Chemin de fer, Valeur de première classe convenables pour placements en fidéicommis. Toujours en mains.

1724, NOTRE-DAME, MONTREAL.

FUMEZ

LES

CIGARES ET LES

CIGARETTES

CRÈME DE LA CRÈME ET
LAFAYETTE

DE J. M. FORTIER



FAUSSES DENTS sans PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleurs chez

J. G. A. Gendreau, Dentiste

20, Rue St-Laurent

TEL. BELL 2018 MONTREAL.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

Livres religieux, d'histoire, de sciences, de littérature, etc., etc., neufs et d'occasion. Nous importons d'Europe dans le plus bref délai, tous les ouvrages qui nous sont demandés. Livres Canadiens—Reliures de tous genres, Achat de Livres, lots de Livres et de Bibliothèques Echanges de Livres.

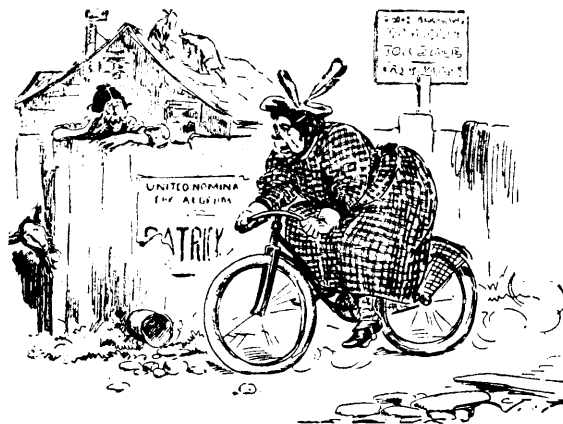
ARCHAMBAULT & BELIVEAU,

TELL. BELL 1990 1817, RUE NOTRE-DAME

CATALOGUE EXPEDIE FRANCO.



Bicycle de promenade pour l'hiver.



Mame Pat qui fait des visites en vélo.

Tout amateur devrait fumer les Cigares et Cigarettes

ABERDEEN 10 CTS
LITTLE BUCK 5 CTS

Les meilleures marques du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturées par la

Blackstone Cigar Factory

1200, 1202, 1204, Rue St-Laurent

MONTREAL



83, RUE WOLFE, 83

MONTREAL

CHAMPAGNE "COUVERT"

LE MEILLEUR CHAMPAGNE



IMPORTE AU CANADA

En Vente Partout. Essayez-le

Seuls AGENTS au CANADA :

LAPORTE, MARTIN & CIE

Epiciers en Gros - MONTREAL.

Theo. A. GROTHE

HORLOGER - -

ET BIJOUTIER

En GROS et en DETAIL

95¹/₂, RUE ST-LAURENT

MONTREAL